

EDWARD VORSTER,

# THÉATRE

# DES AUTEURS

## DU SECOND ORDRE.

Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

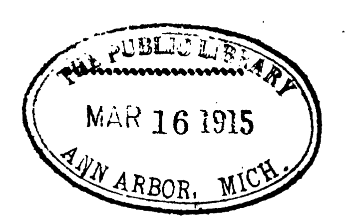
Répertoire général

# THÉATRE

# DES AUTEURS

## DU SECOND ORDRE.

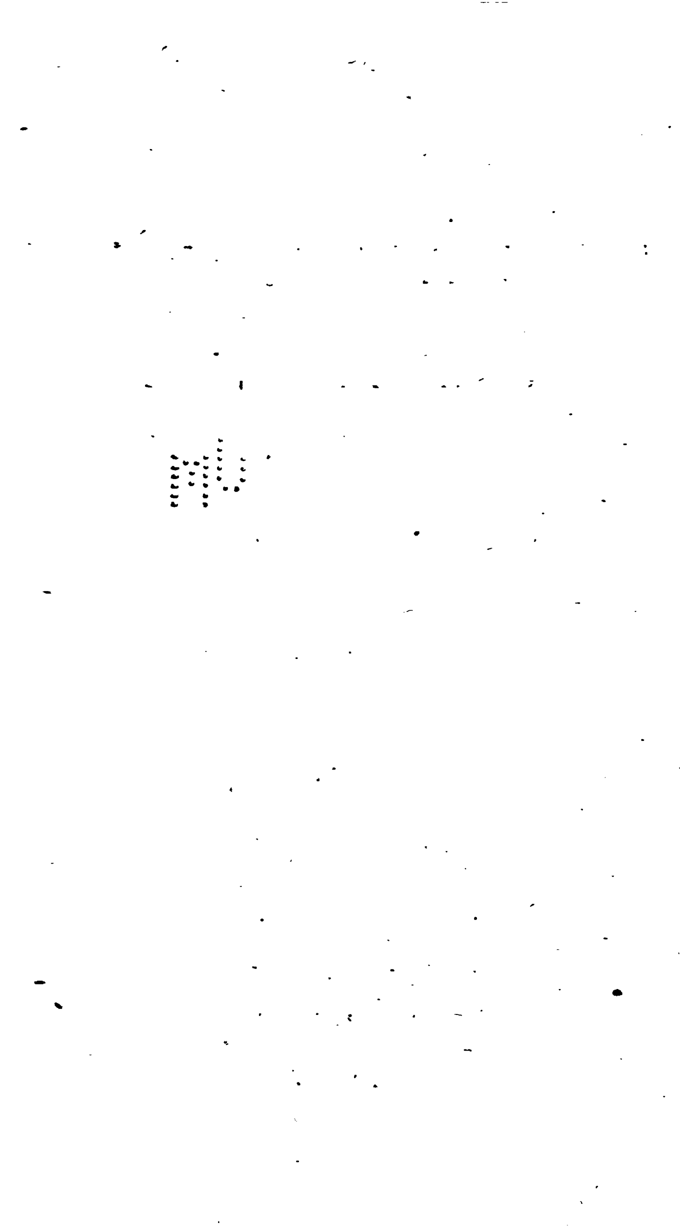
TOME XXIII.




A PARIS,

Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N.° 8.

1814.



# LE MÉCHANT,

## COMÉDIE,

## PAR GRESSET,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril 1747.

# NOTICE
## SUR GRESSET.

Jean-Baptiste-Louis Gresset étoit fils d'un conseiller du roi, commissaire enquêteur et examinateur au bailliage d'Amiens, où il naquit en 1709. Les jésuites de cette ville, auxquels son éducation avoit été confiée, frappés des heureuses dispositions qu'il montroit, désirèrent l'attacher à leur société. Entraîné par les promesses de ces religieux et les conseils de sa famille, séduit d'ailleurs par l'espoir de pouvoir, dans sa retraite, se livrer entièrement à la culture des lettres, vers lesquelles se concentroient tous ses goûts, Gresset consentit à entrer dans cet ordre. Il commença son noviciat à seize ans, et fut envoyé à Paris, au collége de Louis-le-Grand, pour y terminer ses études.

Dès son arrivée à Paris, il consacra tous ses momens de loisirs à la culture de la poésie; mais, plus réservé que le commun des auteurs, il ne crut pas devoir mettre au jour les premiers essais de sa muse. Ce ne fut qu'à vingt-quatre ans, lorsqu'il eut fortifié son talent par l'étude des bons auteurs, et par le travail, qu'il se fit connoître

en publiant son poëme de *Vert-Vert.* Ce charmant ouvrage eut le plus grand succès ; mais il attira à l'auteur, de la part de sa société, des désagrémens qui le déterminèrent à quitter l'état religieux.

Pendant plusieurs années après sa rentrée dans le monde, Gresset continua à s'exercer dans le genre léger qu'il avoit choisi pour son début dans la carrière des lettres ; puis, encouragé par le succès de ces diverses productions, il appliqua à l'art dramatique son talent pour la poésie.

La première pièce qu'il fit représenter fut *Edouard III*, tragédie. Elle fut donnée pour la première fois le 22 janvier 1740, et eut neuf représentations.

*Sidney*, comédie en trois actes, en vers, qui parut le 3 mai 1745, fut jouée onze fois de suite avec beaucoup de succès ; mais elle n'est point restée au répertoire.

*Le Méchant*, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 27 avril 1747, reçut les plus grands applaudissemens pendant vingt-quatre représentations de suite. On trouve dans cette pièce, l'un de nos chef-d'œuvres dramatiques, la peinture la plus fidèle du ton et des mœurs de la société au dix-huitième siècle. C'est la dernière que Gresset ait publiée. Il avoit composé deux autres comédies ; mais il les brûla par un scrupule religieux.

Renonçant entièrement à la gloire littéraire, cet auteur se retira dans sa ville natale, où il avoit

obtenu un emploi dans la finance, et ne cultiva plus la poésie que pour se délasser de ses occupations. Il passa à Amiens les vingt dernières années de sa vie, pendant lesquelles il ne revint qu'une fois à Paris, à l'avénement de Louis XVI au trône : il complimenta ce prince au nom de l'académie française, dont il étoit membre depuis 1748. Au commencement de 1777, le roi lui accorda des lettres de noblesse et le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Gresset fut aussi, alors, nommé par Monsieur, historiographe de l'ordre de Saint-Lazare.

Cet auteur estimable mourut le 16 juin de la même année, âgé de soixante-huit ans.

## PERSONNAGES.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
UN LAQUAIS.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

# LE MÉCHANT,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? Comment!

On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,

Crois cela ; mais pour moi j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on baille, on parle bas ;
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon-homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis ; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais ; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime ?

FRONTIN.

Oh ! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près

La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral; excellent caractère!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère:
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui:
Tu verras; les méchans nous apprennent à l'être;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.

Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse et positive et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte..
Comment! il parle seul!

## SCÈNE II.

### GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien et la justice ;
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutois?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment, Monsieur! j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur, je marîrai ma nièce.
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi

Que la donation que je suis prêt à faire
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela !

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment ;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire.
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine :
Des terres du futur cette terre est voisine ;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans;
Ils s'aimoient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par ses agrémens et son bon caractère,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE.

Pourquoi? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise.
Au fond, elle vous mène, en vous semblant soumise:
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours! On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traîtoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien;
Je ne suis point ingrate; et je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, et l'ame la plus noire;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant! C'est qu'il est naturel:
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon ;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-temps,
*Vous* ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse ;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi ;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur ;

Elle n'amène ici que bonne compagnie ;
Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi ! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? l'auroit-elle prié ?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant ; moi, qu'en aurois-je à craindre ?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise ;
Vous en êtes content ; madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi ; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amans ;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour à tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage, ou répandue ;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.

Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah! je voudrois le voir! Corbleu! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine ;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide ;
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.

Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchans :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime : pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

## SCÈNE III.

GÉRONTE, FLORISE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

BONJOUR, ma sœur.

FLORISE.

Ah! dieux! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas*, *à Lisette*.

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas*, *à Géronte*.

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

## SCÈNE IV.

### GÉRONTE, FLORISE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons là, de grâce :
Allez-vous m'en parler ? je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est surtout dans cette occasion.
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera ;
Ce seront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi !
Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh! quoi...

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère! un fat qui s'aime et qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh! qui donc n'est pas fat? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance; et j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avoûrai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis:
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le détestez : oh! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre.
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire:
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser
Quand ils viennent: raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage;
Mais grâce, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh! toujours me contredire!

FLORISE.

Mais, marier Chloé! mon frère, y pensez-vous?
*Elle* est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse;
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE *élève la voix, apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.

Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage ;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage :
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien ;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(*Il sort.*)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !

## SCÈNE V.

### FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien ! Cléon
Paroîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'expliqu
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture ;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé ; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

### CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur

Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifîrois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets!
Je suis bien malheureuse!

LISETTE.

Ah! quittez ce langage,
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un épo

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargé
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage : et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est la maîtresse, il lui faut obéir ;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valère a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins ! pour moi j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zèle :

Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout ici:
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui:
Vous verrez,

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite:
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

## SCÈNE VII.

LISETTE.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

### CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers, tu gardes le silence!
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!... tu me fais l'honneur
De me parler enfin! Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le projet de Valère:
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair: mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangéreux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure:
Personne ne connoît ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute;
Et celle de Géronte?

FRONTIN.

Elle doit être en route:
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici,
Mais sérieusement tout ce manège-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, Monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valère, d'autre part, vous aime à la folie:
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,

Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville :
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille ;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paîra du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ces enfans dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde ?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps ;
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage..
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins :
Parbleu ! je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire !

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mère ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt... pourquoi vouloir aigrir

Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie;
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie;
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses désirs :
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement, et la voir si gentille
L'afflige ; je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à peu près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre;
Quoi! Florise et Chloé?...

CLÉON.

Moi! ni l'une, ni l'autre.

Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache;
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache ;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuirai point pour ma chère moitié :
Aimera qui pourra. Florise, cette folle
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse ;
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse ;
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime : il se peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guère,

Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
Mais, quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! Mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit...

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux, et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas ;

Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à la fois et désiré partout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne:
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie ?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ;
Mais je suis las, Monsieur, de cette vie errante :
Toujours visages neufs, cela m'impatiente ;
On ne peut, grâce à vous, conserver un ami,
On est tantôt au nord et tantôt au midi :
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet...?

FRONTIN.

Parbleu ! ne vous en moquez pas ;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi ! ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin ;
Et ma vocation est d'épouser Lisette :
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois ;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois :
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie ;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat ! Aime moins tristement ;
Pasquin, l'Olive, et cent, d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle :
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploirai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

## SCÈNE II.

CLÉON.

FRONTIN est amoureux; je crains bien qu'il ne cause;
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ?... Oui, vraiment, l'expédient est bon;
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

## SCÈNE III.

CLÉON, FLORISE.

FLORISE.

JE vous cherche partout. Ce que prétend mon frère

Est-il vrai? vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère :
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout :
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur ou ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous :
La parenté m'excède ; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte ;
Vous avez pour surcroît un frère qui radote ;
Eh bien! c'est leur affaire après tout : selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.

L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galans du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pouvez être aidée...
Mais non; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre!
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui :
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre;
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.

Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire ;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez ; une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul ; vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie ;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante ;
Et je vous avoûrai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire ;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension :
Mon procureur fera cette expédition ;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait renfermer les sept sages de Grèce
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre ;
*Dites*-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens ;
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage ;
Mais je vous le dis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie ;
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer :
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence ;
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une peine bien forte :
Et pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on friponn

Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères;
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places:
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces;
Et ce que j'en dirai tempèrera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent alentour.

Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importans, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en caus
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt:
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon: le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prîrai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie:
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;

Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé; mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant, son génie,
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocens?
Oh! pour quelques couplets fiez-vous à ma muse:
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

## SCÈNE IV.

### CLÉON, FLORISE, FRONTIN.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

MONSIEUR, je voudrois bien...

CLÉON. (*A Florise.*)

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, Madame...

FLORISE.

Entre nous
Entière liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien; je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

## SCÈNE V.

### CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir.
Je ne suis point garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

## SCÈNE VI.

### CLÉON.

L'AFFAIRE est en bon train, et tout ira fort bien

Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté.
Une vieille franchise à ses talens s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

## SCÈNE VII.

CLÉON, VALÈRE, *en habit de campagne.*

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

Eh ! bon jour, cher Cléon ! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je ?...

CLÉON.

Ah ! point de complimens ;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris ?

VALÈRE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge :
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties ;
Et qu'à force d'esprit et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment ! vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe ?

VALÈRE.

Oh ! non, en vérité ;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon et parodie :
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
On se prend, on se quitte assez publiquement ;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent ;
Les hommes s'aiment tous ; les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant ;
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?...

VALÈRE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite ?
Sans doute vous l'avez ?... Quoi ! la chose est secrète ?

VALÈRE.

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Partout;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avoûrai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame:
Il faudroit des six mois pour aimer une femme
Selon vous; on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise:
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez... Eh bien! mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même

En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALÈRE.

Eh ! non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux ;
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentimens je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner ; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi ;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe ;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez-vous ?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu:
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte:
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit:
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance...

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès:
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance: on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALÈRE.

Mais assez, ce me semble:
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort:
Mais Paris guérit tout, et les absens ont tort.

On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie ;
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée ; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
*La faute en est aux dieux, qui la firent si* bête.

VALÈRE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non ; il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment ! voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

Non pas dans le moment ; dans une heure.

VALÈRE.

À votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire;
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère :
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu,
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;

Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité:
On n'imagine pas combien il se respecte;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il règlera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALÈRE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez: moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien;
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Ecoutez-moi, de grâce;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, par vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré:
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

## SCÈNE VIII.

### CLÉON, VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

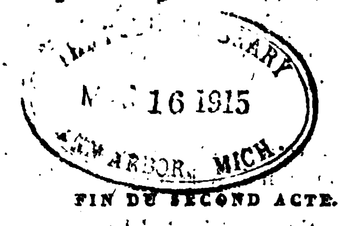
Ne perdez point de temps; que Frontin vous remène.

## SCÈNE IX.

### CLÉON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis

Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend ; son foible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition :
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide ;
On ne va point au grand si l'on n'est intrépide.




FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu:
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi:
Si tu le connoissois, si tu pouvois m'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur, m'ont remplie à sa vue:
J'ai voulu l'appeler, je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,

Il étoit déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrète;
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir;
Demande à tout le monde... Eh! va donc.

LISETTE.

Patience!
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons: c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit; Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans:
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
Seroit-ce bien Valère?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté:
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage.
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon:
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable:
Tes soupçons vont trop loin. Qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui?

Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur!

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous:
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience;
Il en sera la dupe: allez, ne craignez rien;
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres;
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres;
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Lisette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

## SCÈNE II.

### FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu, je vais lui dire une belle nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir:
Travailler, ce n'est rien: mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment! ce n'est que vous? Moi, je cherchois Ari[ste]

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger.
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage:
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue;
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le savez très-bien, je le répète encore:
Vous aimez les secrets; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah! comment accorder mon honneur et Lisette?
Si je te le disois?

LISETTE.

Oh! la paix seroit faite,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Etoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille,.. non, veuve... ou les deux... au surplus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;
Et je t'en aime mieux; moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valère.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage ;
Voici mon dernier mot : je défends tou voyage
Tu m'aimes, obéis : si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton
Que tu pars, nous saurons te faire disparoître.

## SCÈNE III.

CLÉON, GÉRONTE, ARISTE, LISETTE

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse? où chercher mainten
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartemen

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière.

GÉRONTE.

Oh ! parbleu ! tout ceci commence à m'ennuyer
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer ;

Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille!
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style;
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison:
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus!
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit; avec cet avantage,
On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur:
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise:
S'il faut se déclarer pourtant, de bonne foi,

Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons : chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y ; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir ;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

## SCÈNE IV.

### ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire :
Elle tourne au plus mal ; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse ?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe :
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.

J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit si la chose étoit sûre ;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor ; mais aux yeux de Géronte,
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, grâces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! comment ! c'est là que vous en êtes ?
Ma foi, c'est trop d'honneur, Monsieur, que vous lui faites ;
Croyez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur,
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur ;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle ; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui ; le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres :
Il n'a vu que Cléon ; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

## SCÈNE V.

### ARISTE.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

## SCÈNE VI.

### ARISTE, VALÈRE.

VALÈRE.

AH! les affreux chemins, et le maudit pays!
(*A Ariste.*)
Mais, de grâce, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre:
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE.

Et Florise? On viendroit, ou je suis bien trompé:
L'étiquette du lieu seroit un peu légère;
Et, quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi! vous êtes...

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi! surprendre ainsi!
Votre mère vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon! vieille cérémonie:
D'ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison:

On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALÈRE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah ! Monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère :
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà; ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre; et le mal est d'un autre.

VALÈRE.

(*Apart.*) (*Haut.*)
Oh! voici les sermons, l'ennui!... Mais, s'il vous plaît,

Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient....

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grâce, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE.

Vous savez ?...

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALÈRE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALÈRE.

Ah ! très-parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie ;
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALÈRE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces grâces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédans, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentimens :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine,
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter :
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,

Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient; allons...

## SCÈNE VII.

### GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh! vraiment oui, c'est lui.
Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.
(*A Ariste.*)
Comme le voilà grand!.. ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela;
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!
Mais te voilà vraiment un grave personnage.
(*A Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie;
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*A Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.

Oh! j'ai fait un beau bruit! C'est bien moi qu'on étonne
La menace est plaisante! ah! je ne crains personne.
Je ne la croyois point capable de cela;
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle:
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

## SCÈNE VIII.

### GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

En bien! es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissois.

VALÈRE.

Oh! j'étois fort plaisant!

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire;
Je t'aime comme un fils, et tu dois....

VALÈRE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Eh bien?...

VALÈRE.

Assurément, Monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

## SCÈNE IX.

### CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop ?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALÈRE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va ?...

VALÈRE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur,
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mère
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire:

Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles!
Les dernières, Monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie:
Eh bien? voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phryné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise:
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise;
Déjà depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valère.*

Très-bien; continuez.

VALÈRE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire:
Lucile en est outrée, et ne se montre plus:
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus;
On la trouve partout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALÈRE.

Quoi! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? l'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison?
Eh mais! où vivez-vous?

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison;
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi si madame Phryné,
Ou madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*A Géronte.*) (*Bas à Valère.*)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rendre un homme aimabl
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœu
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON.

(*Bas à Valère.*) (*Bas à Géronte.*)
Ferme!....... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la foli
Il faut qu'il ait...

VALÈRE.

La nièce est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

Comment encor! Je crois qu'il a perdu l'esprit,
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embell

VALÈRE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de provin

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc !

VALÈRE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté ;
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valère.*

A merveille ! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.
(*Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi ! la noce est retardée ;

Je ferois à ma nièce un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;
Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut sur mes avis qu'il change son systême.
Mais qu'examine-t-il?

VALÈRE.

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage;
Il faut bien embellir son petit hermitage:
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi!

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci...!

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre?

VALÈRE.

Oh! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe... Est-ce donc un mystère?

VALÈRE.

Non; c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre! Eh! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent, tes accès de folie?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement:

Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui... vous avez raison, il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALÈRE.

Ecoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire,
A ma mort.

VALÈRE.

Oui, vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a :
La maison est à nous, on ne peut rien en faire ;
Un jour je l'abattrois ; donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir : ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesu
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle! Oh! parble
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse;
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être
(*A Cléon.*)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

## SCÈNE X.

### CLÉON, GÉRONTE.

GÉRONTE.

A-T-ON vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là ?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit ?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre :
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup ; moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens;
Avant que de louer j'examine long-temps;
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde; et je défie,

Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien;
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même; et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? ce langage m'assomme:
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire:
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas:
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(*Un laquais arrive.*)

GÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*Le laquais sort.*)

Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture? Oui-dà! j'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément

Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde :
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on ? Qui !

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est :
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi! Daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose ; mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien, sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Venez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

« J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre » nièce à Valère : vous ignorez apparemment que » c'est un libertin ; dont les affaires sont très-dé- » rangées, et le courage fort suspect. Un ami de » sa mère, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est » fait le médiateur de ce mariage, et vous sacri- » fie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié » avec Valère ; prenez garde que ses conseils ne

» vous embarquent dans une affaire qui ne peut
» que vous faire tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien! qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?

*(Il déchire la lettre.)*

GÉRONTE.

Comment! vous déchirez!...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi; qu'on en veut à Valère?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié..

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.

Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

## SCÈNE XI.

CLÉON, VALÈRE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vîte, et à demi-voix.*

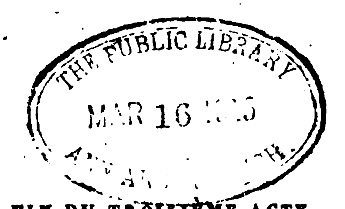
Vous êtes trop heureux ;
Géronte vous déteste : il s'en va furieux.
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

## SCÈNE XII.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver! j'aurois fait le malheur de ma vie ;
Ses regards ont changé mon ame en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur et noble et naturelle

A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi sérieusement amoureux!... Il n'importe:
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer: je suis au désespoir.




FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE QUATRIÈME.

### SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi! Mademoiselle, encor cette tristesse!
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux! et qu'ils savent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère:
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise!... il parle mal de moi!

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre:
Tout est rompu; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel;

Valère vous adore, et fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux. Tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? c'est *ma chère Lisette*,
*Mon enfant*... on m'écoute, on me trouve parfaite :
Tantôt on ne pouvoit me souffrir ; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaîté, d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime :
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin,
*Il est délicieux*, *incroyable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse...
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande ; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh ! que fait Valère ?

LISETTE.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés ; car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux ?

Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend; allez, soyez tranquille.

## SCÈNE II.

LISETTE.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment!...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

## SCÈNE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

En bien! Lisette?

LISETTE.

Eh bien! Madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop: ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?

J'ai bien vu tout à l'heure (et ton goût me plaisoit)
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant ; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ! eh ! mon dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément ;
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble ;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais...

FLORISE.

Quoi ?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien !... J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimère ! Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelqu'ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui :
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon ;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va

Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras, je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie ;
L'éloge des absens se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé !
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé ;
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

## SCÈNE IV.

ARISTE, VALÈRE, *paré.*

VALÈRE.

On m'évite ?
O ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi :
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte :
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grâce,
Le connoissez-vous ?

VALÈRE.

Non ; mais je vois ce qu'il est :
D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
La conversation deviendroit fort stérile ;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère ;
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractère !
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connoissances:
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière;
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALÈRE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé:
Il a les ennemis que nous fait le mérite;
D'ailleurs, on le consulte, on l'écoute, on le cite:
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle;
Il règne; on l'environne; il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre:
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,

Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens et les dons du génie :
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une boufonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et, malgré les plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance,
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire:
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite:
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun, par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare:
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière:
La réputation des mœurs est la première;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur:
Mon estime toujours commence par le cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien; et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime;
Je voudrois que chacun me détestât de même:
On se l'arrache au moins; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois;
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire:
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire?

ARISTE.

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre;
Et loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avoûrez du moins que sa vie est heureuse :
On épuise bientôt une société;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté

Quand vous n'êtes plus neuf; il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même;
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage,
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie,
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALÈRE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez

Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALÈRE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête homme :
Mais il me reste un doute ; avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant ; et je serois partout
Ou dupe, ou ridicule avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant! oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule ;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,

Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils; soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALÈRE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

## SCÈNE V.

### GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage!

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie:
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie!
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah ! laissez-là, de grâce,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-mêmes laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien ; mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, Monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

## SCÈNE VI.

### GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure, il peut obtenir votre estime :
Vous avez vos raisons apparemment; et moi
J'ai les miennes aussi; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais conseils dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet,
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! j'enrage.
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui ;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! eh ! de quoi, je vous prie ?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon ; il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

## SCÈNE VII.

### CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh bon! quelle folie! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux méchans
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est;
On reçoit et l'on rend; on est à peu près quitte :
Parlez-vous des propos? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien; qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre:

Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries,
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons;
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort ; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne ; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles ;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est ch
Venons au fait, Monsieur; connoissez ma droiture:
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication! en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans!... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis;
Et je crains... Vous sortez! Mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

## SCÈNE VIII.

### CLÉON, ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

## SCÈNE IX.

### CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet;
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! l'aventure est parfaite :
Feignons ; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse :
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse :
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...

Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi; ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire:
Ce n'est pas pour Monsieur; j'aime son caractère;
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame!.... Oh! d'honneur. Mais je crains ma franchise
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux! tu te moques de moi:
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminte un mois; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyoit fort:
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs;
Mais madame Florise!...

LISETTE.

Elle est insupportable;
Rien n'est bien: autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant:
Tant de prétentions, tant de petites grâces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment, il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cithère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire:
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre

Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus.....

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi, partie,
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance.....

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien; j'oblige pour l'honneur.
(*A part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien ! de ta prison tu dois-être fort las !

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geolière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin.....

LISETTE.

Supprime ce nom là ;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère :
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire ;
Grâce à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout à fait encor, mais j'en ai bonne idée ;
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon,
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :

En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grâce aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne: ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité:
Veux-tu lui rester seul? et que ta probité.....

FRONTIN.

Mais le quitter! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon! Eh bien! écris-lui.....Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu!

LISETTE.

Tu te vantes?

FRONTIN.

Moi? non:
Tu vas voir.

(*Il écrit.*)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement; mais tant mieux: mande-lui, sans myst[ère]
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras.....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi;
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux dès ce moment entrer en exercice;
Et pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère:
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon.....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur: adieu.

LISETTE.

Ne crains rien: va m'attendre;
Je vais t'expédier.*

---

* Nous restituons ici deux vers qui ne se trouvent que dans la deuxième édition, faite en 1748, sous les yeux de Gresset, à Paris, chez Jorry. Toutes les éditions calquées sur celles de 1745 et 1765 présentent, dans les deux derniers vers de cette scène, et dans les deux premiers de la suivante, quatre rimes féminines. On lit dans quelques éditions les vers suivans:

Ne crains rien: va m'attendre.
« Nous ne tarderons pas à nous voir marier;
» Et pour presser l'instant », je vais t'expédier.

SCÈNE II.

« Ne perdons point de temps ». J'ai de ton écriture.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment,
J'oublíois.....

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

## SCÈNE II.

### LISETTE.

J'ai de son écriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

## SCÈNE III.

### FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

## SCÈNE IV.

### FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler.
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est une fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains ; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre ;

Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse :
Des femmes sans esprit, sans grâces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
Non ; il faut s'épargner tout égard, toute feinte ;
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talens,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien ;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie :
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société ;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.

J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi:
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici: tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien: nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois: sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

## SCÈNE V.

### GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublîrai jamais cette obligation:
Cessez de me parler pour ce petit Valère;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire:

Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue:
Autre esprit inégal sans aucune tenue;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot:
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sang commun;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt. vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même:
Rien n'y fait, il soutient son absurde système:
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car moi je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries:
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous; et peut-être Valère,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main

Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! oh! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

## SCÈNE VI.

### CLÉON.

Que je tiens bien mon sot! mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée... un mot, quelques fleurettes
Me la ramèneront... or, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

## SCÈNE VII.

### CLÉON, FLORISE.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous, Madame...

Mais quelle rêverie occupe donc votre ame?
Qu'avez-vous? vos beaux yeux me semblent moins sereins;
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grâce,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez....

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentimens mon ame est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyoit que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur: vous l'éprouvez, sans doute

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens;
Moi, qui ne suis point fausse.....

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien! allez, Monsieur: que vos talens sur nous
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre:
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux,

Ne donnons point ici de scène extravagante;
Attendez quelques jours, et vous serez contente:
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur le champ qu'il soit désabusé.

## SCÈNE VIII.

### CLÉON, GÉRONTE, FLORISE, CHLOÉ, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :

Ainsi que l'amitié la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage;
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin! je savois tout cela:
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!...

VALÈRE.

Connoissez mieux les gens;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Que dites-vous, Monsieur? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris; qu'il vienne.
( *A un laquais.* )
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

( *A Valère.* ) ( *A Cléon.* )
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à Monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave... On me mandoit que non.

## SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, FLORISE, CHLOÉ, ARISTE, VALÈRE, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère :
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLÉON.

Comment ! malgré mon ordre il étoit en ces lieux !
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience.
Et moins de complimens ; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon ;
(*Montrant Valère.*)
Il vous quitte, d'ailleurs, et Monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis ;
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frère,
Vous connoissez la main de Monsieur ; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !... Voilà donc de vos œuvres !
Ah ! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois :
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise :
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

## SCÈNE X.

GÉRONTE, FLORISE, CHLOÉ, ARISTE, VALÈRE, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh ! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère ;
Mais morbleu ! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.

Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce auroit Valère,
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déjà dit) un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(*A Valère.*) (*A Ariste.*)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.

# LA
# COQUETTE CORRIGÉE,

## COMÉDIE,

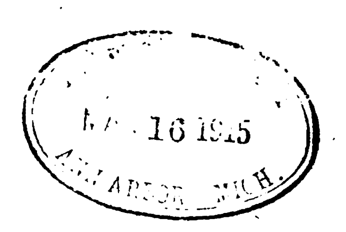
### PAR DELANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1756.

# PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LE VIEUX COMTE.
CLITANDRE.
ÉRASTE.
JULIE, jeune veuve, coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
LA PRÉSIDENTE, femme du monde.
ROSETTE, suivante de Julie.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans un salon commun aux appartemens d'Orphise et de Julie.



# LA
# COQUETTE CORRIGÉE,
## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous ? Ma joie en est extrême.
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux :
Mais, Madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié.

ORPHISE.

De moitié ? moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre ami
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :
Lisez.

(*Il donne un billet à Orphise.*)

ORPHISE, *regarde la signature, et dit :*

« Julie ! » Enfin mes projets réussissent.

« Vous ignorez sans doute que c'est à moi à ré-
» pondre de la conduite de mon aimable tante :
» peu s'en faut qu'elle ne m'ait fait confidence des
» sentimens qu'elle a pour vous, et je prétends
» juger par moi-même si vous les méritez. Ainsi,
» Monsieur, préparez-vous à subir l'examen le
» plus sévère; et surtout faites provision de bonnes
» raisons pour justifier, à votre âge, et votre éloi-
» gnement pour les nièces, et votre goût déter-
» miné pour les tantes.

» JULIE. »

Quel éclaircissement exigez-vous de moi ?
Ce billet est très-clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentimens ma nièce est l'interprète :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,

Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère,
Qui vous rend à la fois agréable et sincère.
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse, et raisonne avec grâce...
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait:
Mais je sais que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit:
C'est assez me flatter, je voudrois être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi? ce projet encore occupe votre esprit?
Votre nièce l'ignore, ou sans doute elle en rit,
Mais pour l'exécuter, quel rare stratagême?

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi? Julie!

ORPHISE.

Oui, vous-même.

Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde,
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand mond
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense.
Si je l'accuse ici, ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle:
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et toujours occupée à régler ses désirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable;
Mais Julie après tout n'est pas si condamnable:
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang;
De ses brillans défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.

Mais pesez vos desseins. Qui? moi la réformer?
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer.
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non; tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;
Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent: mais songez donc, Madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme,
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits, suis-je assez bien armé?
Veuve et très-jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-temps fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre:
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'animer votre amour:
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne,
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne.
Vous pensez comme moi sur cet article-là:
D'un danger si pressant, de grâce, arrachons-la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère,
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déjà plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des désirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déjà depuis long-temps ma raison en alarmes,
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la suis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh ! je vais vous le dire; écoutez-moi, de grâce.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chère Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle :
Mais, qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle;
Et pour se l'attacher, il n'est feintes, détours,
Ruses dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cède;
Mais un est-il soumis, un autre lui succède.

Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,
Couvroient votre bonheur des ombres du mystère;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos désirs;
Et que votre conquête, à ses yeux interdite,
Supposoit dans un autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorsque vous paroissiez, je l'ai vue agitée,
Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes,
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même temps sur moi se confondoient:
A cent petits égards votre amitié fidèle,
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point: pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi, si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse,

(*Orphise rit.*)

A qui ?... Fort bien ; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractère est-il une énigme pour vous ?
Sa fierté vous défie ; allons, entrez en lice ;
En vous faisant aimer, confondez sa malice :
Entraînez, séduisez, humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur.
Quoi donc! vous balancez ? Quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes ;
La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète,
Mais qu'elle aime une fois, et la voilà parfaite ;
Un véritable amour au sein de la vertu
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme,
Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre, comment peut-il être assorti ?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire?
Son sort est de plier sous un digne adversaire ;
Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma nièce et mon ami.

CLITANDRE.

Je cède, et vais tenter cette grande entreprise ;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Eraste et son amour ?

ORPHISE.

Le vieux comte le chasse ; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule :
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux,
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir, on vient et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

## SCÈNE II.

### CLITANDRE.

C'EST aller un peu vîte :
Il s'en faut que sa nièce et moi soyons d'accord ;
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

## SCÈNE III.

### ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

ERASTE chez Julie ! Est-ce là ta promesse ?
Qu'y viens-tu faire ? dis.

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse ;

Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort?

ÉRASTE.

Qui? moi? je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

Oh! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'appaise après un peu de bruit;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir :
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage, est encore fidèle :
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable;
Va : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens; reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux où son âme étaloit sa grandeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur :

Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes :
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.
(*Il donne le billet à Clitandre.*)

CLITANDRE *lit.*

« De grâce, Madame, debarrassez-moi d'É-
» raste. L'hommage qu'il s'avise de me rendre,
» afflige votre amour-propre, sans flatter le mien ;
» et vous devriez prendre un peu plus de soin
» de conserver vos conquêtes. Il m'a menacée de
» retourner à vous ; soyez, je vous prie, assez gé-
» néreuse pour ne me le point renvoyer.

» JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien ! que diras-tu ?

CLITANDRE.

Que Julie est sincère ;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire! ah ! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix ;
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire ;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amans que séduisoient ses yeux.

Je l'attends. Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène,
Mes discours insultans auront bravé sa haine,
Je cours dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs;
Et livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et pour moi j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressans;
Contente-les, mon cher : quand tu seras tranquille,
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater; mais...

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, va, cours te satisfaire,
Dépêche; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent;
Il devient criminel, si tu vas plus avant.

Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie :
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie ;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi,
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi ;
Regards, billets, discours, signes de toute espèce,
Du plus profond secret supposoient la promesse ;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier :
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage,
Le secret en est un dont rien ne te dégage :
Elle est femme, elle rompt de perfides liens ;
Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laissons cette vermine orgueilleuse et son ame
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais enfin, quand Julie...

CLITANDRE.

Eh ! finis. Ta colère
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi ;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci.

ÉRASTE.

Quoi ! tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise,
D'opposer des raisons à semblable sottise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.
Une femme coquette! ah! bon dieu, quel prodige!
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige;
Et des belles, surtout, le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau.

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile:
Elle t'aime, aime-là; la vengeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi? Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur:
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire,
Que depuis quatre mois le marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour... Oh! parbleu! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

## SCÈNE IV.

### LE COMTE, CLITANDRE, ÉRASTE.

LE COMTE, *embrassant Eraste.*

En! bonjour, mon très-cher.

ÉRASTE.

Quel transport!
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.
Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Ecoute.
Tu railles; mais crois-moi, dans mes jours libertins,
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins;

Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Eraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé... mais de la bonne espèce...

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *bas, à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse.
(*Haut.*)
La perfide! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas :
Julie...

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre:
Et vous-même bientôt vous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien? pauvre jeune homme! il est désespéré.
Crois-moi; c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE, *au comte.*

Pour toujours?

LE COMTE, *à Clitandre.*

Oui; malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh! oh! c'est tout de bon,
Eraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Que Monsieur a raison;
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse;
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée, oui, je vous le répète.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence;
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi.

(*Eraste et Clitandre rient.*)

Vous riez? Oh! parbleu! Messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espèce.

## SCÈNE V.

### LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE, ÉRASTE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Bonjour, mon oncle. Eh bien! nous avons réussi;

(*A Eraste.*)

Vous êtes en faveur. Eraste... Ah! te voici.

Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne :
Demain le président te cède Célimène ;
Nous avons, d'hier au soir, pris nos arrangemens.

ÉRASTE, *au marquis.*

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir ; mon oncle prend ta place,
Tu lui cèdes Julie.

ÉRASTE.

Oh ! de fort bonne grâce.

LE MARQUIS.

Eh ! oui, mon cher, eh ! oui ; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme ! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole ?
Une vous quitte ? Eh bien ! une autre vous console.
On se convient ? Tant mieux ; entière liberté.
On se déplaît ? Bonsoir ; chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.

(*Il sort.*)

CLITANDRE, *à Eraste.*

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

## SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile :
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE, *au marquis.*

Mon tour ne viendra point, entendez vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais...

Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh! non, jamais;

Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,

Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh! non, son ame est prise,

Son cœur sera constant, le temps le fera voir,

Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.

(*Il entre chez Julie.*)

## SCÈNE VII.

### LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisans.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère,

A la suite du choix que vous avez fait faire,

Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?

Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scène un peu forte :
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non ; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit! qui tracasse, manœuvre,
Médit, sème le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouilleroit l'Etat, le tout pour s'amuser :
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'empire de Gnide.
Son ame est toute à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir :
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillans ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin :
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi;
Mais solides, constans. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire;
Elles aiment le bruit, oh! je leur en fais faire.
Une scène bruyante amène un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat:
On noircit, on caresse; on brouille, on raccommode;
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumières;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolières.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre systême,
Il n'est point infaillible, et Julie elle-même,

Malgré son naturel et malgré vos talens,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue;
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas,
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh! parbleu, nous verrons; Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme, d'une autre, aime à presser la course:
Et c'est pour les former ma dernière ressource.
La voici.

## SCÈNE VIII.

### LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE, JULIE.

JULIE *entre en petite maîtresse, et regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*
(*Au comte, qui lui donne la main.*)
Pourquoi non? cela peut s'arranger.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous m'écrirez?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez?

JULIE, *au marquis.*

Oui vraiment. J'ai hâté ma toillete.
Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette,
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah! Madame, les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS, *au comte.*

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadême:
Comme elle est rayonnante!

JULIE, *au comte.*

Il suffit pour un jour.

(*Au marquis.*)

Je sais presqu'à présent comme on faisoit l'amour
Au temps de mon aïeul. Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite?

JULIE.

Oui, chez une imbécille,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh! je vais la payer :
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on?

JULIE.

Eh! oui, c'est le meilleur;
Qu'en dites-vous? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours! C'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi, j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah! Madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher Comte, entre nous
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.
(*Elle donne la main au marquis et au comte, et fait une révérence à Clitandre.*)

## SCÈNE IX.

### CLITANDRE.

Avec quelle finesse elle a tendu le piége!
Vingt regards... Pas un mot. Je veux à son manège
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette : tant mieux.

## SCÈNE X.

### CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

MONSIEUR, par ordre exprès ne quittez pas ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui donnant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit ;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit

A sans doute oublié sa véritable adresse;
Mais il n'est pas pour moi; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.

( *Il sort.* )

## SCÈNE XI.

### ROSETTE.

Oui, c'est donc là le ton de ces gens raisonnables?
De ces gens qu'on estime? Ah! qu'ils sont haïssables!

Quel accueil! par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espèce en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite?
C'est bien fait : elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison!

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi, tout de bon, Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre!

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir, à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Etoit de voir briller la joie et l'espérance;
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet:
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre...

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton étoit joint.
(*Julie, piquée, rougit.*)
Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle:
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit,
Il veut me voir venir. Oui-dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice;
Mais il devroit me croire assez d'habileté,
Pour m'honorer d'un piége un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piége.
Il ne vous aime point, voilà tout son manége.

JULIE.

Il ne m'aime point!

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien?

ROSETTE.

Vous êtes adorable... oui: mais il n'en voit rien.

Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre ?
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphère,
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage;
Ils n'ont pas, pour vous voir, les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente:
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah! quelle trahison!
Ils s'aiment sans votre ordre?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidèle;
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis,
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis;
Quoi! dans votre maison, et sous vos yeux, Madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir;
Oui, fût-ce votre mère, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain temps, soit orgueil ou franchise,

Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fière de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certain choix...
Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait,
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée;
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nièces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous; tromper... c'est un plaisir si doux!
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...,
De la raison, enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts;
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?....
Un seul geste, un coup-d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts:
On veut nous décider: on nous voit de plus près,
On nous voit... vainement on résiste à sa chute,
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.

Clitandre, par exemple, eh bien! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet.
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise:
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux,
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon! tu m'avertiras. Ma tante... Ah! la voici.

## SCÈNE II.

### JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ma nièce, comment donc! vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier,
Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en convien
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens:
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur moi je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois le connoître, afin de l'épargner...
Car, si j'allois lui plaire ?... Allons, en confidence,
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense.
Va, remplis l'univers de tes succès brillans,
Etale ton esprit, ton savoir, tes talens :
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire;
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah ! vous me défiez ! je ne réponds de rien :
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE III.

### ORPHISE.

Je ris de sa menace, et son humeur trop vaine,
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

## SCÈNE IV.

### CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va, pour vous gagner, mettre tout en usage.

Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre :
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité,
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,
Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grâce, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentimens, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux; et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix ! J'aperçois Rosette.

## SCÈNE V.

CLITANDRE, ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE, *bas, à part.*

Ah ! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler ?

ROSETTE, *à Orphise.*

Moi? non, mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût,
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties
Dans les règles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amans, dos à dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour Madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces;

Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on Monsieur ?

CLITANDRE, *apercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ROSETTE.

Tant pis.

ORPHISE.

Elle est pour nous.

## SCÈNE VI.

### LE COMTE, CLITANDRE, ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE, *au comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante;
Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE, *au comte.*

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre, serviteur.

*(Il entre chez Julie, Rosette le suit.)*

## SCÈNE VII.

### CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-temps de sa faveur.
Je rentre aussi.

(*Elle entre chez Julie.*)

## SCÈNE VIII.

### CLITANDRE.

Je tremble, oh! oui, je suis sincère,
Je connois le danger; puissé-je m'y soustraire?

## SCÈNE IX.

### JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé.
Ah! qu'en un autre temps je vous aurois grondé!
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse :
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu :
Il est au désespoir; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grâce, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais.

JULIE, *avec gaîté.*

Ah! vous voulez déguiser votre flamme;
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien.
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit? Permettez....

JULIE.

Allons, regardez-moi;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux! la charmante figure!

JULIE.

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaîment.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, Monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense?

JULIE, *minaudant.*

Mais vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance,
Je le sais. Répondez, de grâce, à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour?

JULIE.

La belle question!

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect :
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? il est, je crois, partout
Tel que nous le sentons; *consonnance* de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;

Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cel

JULIE.

Oui, vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît pas d'au
Arrangeons-nous pourtant; voyons quel est le vôtr
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, Madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour:
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui? moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre:
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur;
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,
De l'erreur à l'excès guide votre jeunesse;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure:
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

(*A part.*) (*A Clitandre.*)
Mais, vraiment, il raisonne. A merveille, Clitandre;

A vos discours pourtant je ne saurois me rendre ;
Car enfin ces plaisirs, à moi, me semblent doux;
Je le sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi, tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grâce pour celui de briller et de plaire :
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire;
Et j'aimerois autant me passer de beauté,
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance,
Elle parle; l'éloge aussitôt retentit:
Elle jette un coup-d'œil; on espère, on pâlit :
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête;
Elle forme un orage, ou calme une tempête;
De mille passions elle excite les flots;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos? L'aimable perspective
Que vous nous présentez! Quoi! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne passez rien. Allez-vous quereller?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens; et laissez-moi, Madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre ame;
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire; et cet amour, Madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur, j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale,
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale;
L'honnête me suffit; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prends point le change :
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous,
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

## SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE, JULIE.

LE COMTE, *les surprenant.*

PARBLEU, je m'en doutois.

JULIE, *riant.*

Quoi! tout de bon, cher comte?

LE COMTE, *à Julie.*

Cher comte! déloyale! ah! rougissez de honte.

JULIE.

Moi, rougir?

LE MARQUIS, *au comte.*

Eh bien donc, mon oncle, qu'avez-vous?

LE COMTE, *au marquis.*

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi! déjà de l'aigreur, du courroux?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu!

LE MARQUIS.

Mon oncle!...

LE COMTE.

Oh! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est pas bien. Eh! que vous a-t-on fait?

LE COMTE.

Le plus damnable tour. Tantôt sur son billet
J'arrive ; en minaudant la perfide m'appelle :
« Cher Comte, je reviens, prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends comme un sot; et, pendant ce temps-là,
On vient faire l'amour à monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui, morbleu !

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable.

LE COMTE.

Peste ! l'impertinent !

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi !

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici :
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage.
Toujours en l'air, toujours trahissans et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

## SCÈNE XI.

### LE MARQUIS, CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

Sa colère est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE, *à Clitandre.*

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre.
En moins d'un jour, Eraste et mon oncle et Clitandre!
C'est aller au plus grand. Mais, Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE, *au marquis.*

Laissez là vos projets, monsieur est occupé;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé;
Il soupire, il adore.

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle,
(*A Clitandre.*)
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidèle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, *au marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment...

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.

(*Clitandre lui donne la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Eh bien! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espère,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien, n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE, *riant.*

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc! l'aimeriez-vous?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, Madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.
Le dangereux objet! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!

Son manège attrayant vous tourne, vous épie ;
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, et s'appaise et s'aigrit,
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit :
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid ;
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit ; tantôt douce et naïve,
Sa grâce au fond du cœur porte le sentiment,
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement ;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, Madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité ;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude ;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes ;
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi :
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature :
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups ;
Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous ;
Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colère
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincère.

Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, Madame, je vous prie:
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi:
Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois, mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pu cacher ses mouvemens confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand tout à l'heure encor je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?
De notre tête-à-tête à présent inquiète,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas;
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime?
La fuir, il n'est plus temps. Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté?
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête;
Tourmentez bien son cœur; j'attaquerai sa tête:
Servons-nous de son art; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.

Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse:
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.

## SCÈNE II.

### CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE, *feignant beaucoup d'embarras.*

Comment! c'est vous, ma nièce?
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vîte écoulée!

JULIE, *riant à moitié.*

Ah! ma tante, en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas si tôt: j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma nièce!... Pourquoi?... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh oui! vous lui parliez, vous aimez à l'entendre;
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté;
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon! bon! tous ces discours sont des bruits téméraires:
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien!

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor.

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chère Julie :
Pour l'amour de ta tante, aime-le, je t'en prie.
*(Elle sort.)*

## SCÈNE III.

### CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante, il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer;
Je vous eusse adoré beaucoup plus tôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné ?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi, Madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise:
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante :
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente ?
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne détruise,
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon systême, moi, systême assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera long-temps, car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,
Et pour son caractère elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumières ;
Elle a même accueilli des vertus roturières,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on ; tout cela se retrouve.
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux grâces de moins.

JULIE.

Etre jeune !... être belle !... Oui, c'est un double crime
Dont...

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.

La beauté de tout temps soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'age à contester ses droits;
Mais, sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler!
Mais, pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE.

A moi! le compliment m'honore,
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore;
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvoit blesser:
Ce ton de dignité m'annonce le contraire;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très-grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion;
Et c'est tout ce qu'en vous, Monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien; sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter!

CLITANDRE.

Moi? Vous vous amusez, j'en prends ma part.

JULIE.

Courage.

Vous m'indignez, au moins : votre air, votre langage,
Tout conspire, Monsieur, je vous le dis tout net,
(*Minaudant.*)
A vous faire haïr... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon! ce n'est rien encore; et si jamais, Madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis; ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satire;
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi! ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable,
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis :
Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis :
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance :
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits :
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite;
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très-sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts,
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh bien! que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? vous n'êtes pas sincère:
Le cœur vous le diroit, si vous l'écoutiez bien;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

## SCÈNE IV.

### LE MARQUIS, CLITANDRE, JULIE.

(*Le marquis, dans le fond, les écoute.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul?

JULIE, *à Clitandre.*

Assurément, ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi rendu.*

Vous ne feriez pas mal... Mais bon! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah! traîtresse,
Vous voilà.

JULIE, *très-tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que... contre vous il est bon d'être en garde.

(*Le marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée.*

Que faites-vous donc là, Marquis?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous regarde,

(*A Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis. Eh bien! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas:
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance!
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.

(*A Julie.*)

Parbleu! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez point tant, cela me déconcerte:
J'étois en train d'aimer: cela se gagne, au moins.

CLITANDRE, *à Julie.*

Et vous ne savez plus aimer devant témoins?

JULIE, *minaudant, à Clitandre.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Pourquoi ne le pas dire ?

(*A Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne soit pas le martyre ;
Habitude, et rien plus. Et sa bouche et ses yeux
N'ont jamais su que dire, « aimez-moi, je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE, *au marquis.*

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous, Marquis ;
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis ?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre ?
S'il en a pour m'aimer ?

LE MARQUIS, *à Julie.*

J'en ai pour le défendre.
Ecoutez-moi tous deux ; toi, Clitandre, surtout ;
Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera partout comme un homme échoué ;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire ;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire ?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur ?

Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh! ne peut-on savoir à qui Monsieur le donne?

LE MARQUIS.

A la digne baronne. Oh! la bonne personne!
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu.
A la célérité dont sa flamme s'annonce,
Avant que d'y penser, vous avez fait réponse.
De tout autre on pourroit détailler les exploits.
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix;
En effet, un malheur s'attache à son mérite;
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas;
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise?
Et notre présidente?... Ah! j'oubliois vraiment.
J'ai donné ta parole ici dans ce moment:
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée, à Clitandre.*

Ah! vous l'avez déjà.

Votre docilité pour ses avis m'enchante.

(*Riant, au marquis.*)

Bon, il n'en sera rien. Il adore...

(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie. Julie, rencontrant un regard de Clitandre, à part.*)

Imprudente!

Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu! j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui? vous, de la bonté!
Fi donc! point de quartier, sans gêne, sans scrupule;
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh! Marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
Rassurez-vous, Madame: oui, malgré vos attraits,
On peut vous désirer; mais vous aimer, jamais:
C'est là le résultat, je crois, de vos usages;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

(*Il sort.*)

## SCÈNE V.

### LE MARQUIS, JULIE.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne

Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien ! laissons-le aimer,

Que nous importe ?

JULIE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh ! çà, Julie,

Je vous ai pour ce soir mise d'une partie ;
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.

La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente ; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant ;
Qu'en pensez-vous ?

JULIE.

Oui-dà, le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas. Point de tante,
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore ? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez :
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez.
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine ;
» Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion ;
Une tante partout qui nous donne le ton ;
Après six mois d'épreuve, on dit *décence* encore.
Oh ! parbleu ! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat ; et qu'en attendant mieux,
Vous

Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchans, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut; point de faits: du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom.
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne !
Non, Marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.
Quoi! vous voudriez...

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoi qu'on en glose,
Qu'un travers est, Madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi;
Du vulgaire idiot se soumettre la loi;
Braver également la louange ou le blâme;
C'est étendre à bon droit les ressorts de son âme.
Laissons-la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au-dessus de tout:

Au pied de ses autels enchaînons la contrainte :
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte.
Les lois, puis nos désirs, et rien après cela :
Tout ce qui plaît est bien ; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, Marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait ; mais mon ame est imbue
De certains sentimens, préjugés, j'en conviens ;
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout à fait renoncer à l'estime :
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime !
Je fais, pour vous former, un inutile effort :
Soyez prude, je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence :
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance.
Ecoutez : je vois clair. Point de rechute, au moins,
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous-même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés pour jamais.

## SCÈNE VI.

JULIE.

La leçon du marquis n'est pas édifiante.

Moi, brouiller deux époux et rompre avec ma tante?
Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.
Hier encor pourtant c'étoient là mes plaisirs :
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?
Quelle misère ! Eh ! mais, ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là.
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte ?
Cela se pourroit bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

JULIE, ROSETTE.

(*Julie est très-agitée dans cette scène.*)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-temps demeurer enfermée?
On vous attend partout; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir! vous?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grâce, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.

Bon, c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,

Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! Madame, entre nous,

Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,

De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.

Qu'on ne m'en parle plus, au moins; je vais le rendre

A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur

Est à vous? Son amour doit être une fureur;

Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.

A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès?

JULIE.

Eh bien! ma bonne tante

Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?

Je la devine.

ROSETTE.

Eh quoi?

JULIE.

C'est son Clitandre encore.

Elle craint que je n'aille envahir son trésor.

Le beau trésor! un homme! oh!... j'ai repris mes forc

Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,

Impitoyablement leur plaire, les charmer,

Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.

Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,

Je l'humilierai tant!

ROSETTE.

Vous êtes en colère.

JULIE.

Oh! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh! Madame, pourquoi?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi.

Qu'une tête de femme aisément se démonte!

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte:

Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,

Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs,

De les tromper, de rire en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice;
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-temps vous goûtez ce plaisir:
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible?

JULIE.

Oh! pourquoi?... Je ne sais. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient: croyez-moi, rendez-lui son héros.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE II.

### JULIE.

Qu'il l'adore à jamais et nous laisse en repos.

## SCÈNE III.

### ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaîté.*

Ah! je vais donc savoir le secret de ma tante.
Je brûle dès long-temps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaîment. Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le-moi.

ORPHISE.

Il n'est pas temps encor. Mais ma chère Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets ?
Quitte à rendre. Achevez toujours ; à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma nièce,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse ;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter :
Mais, ma chère Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même ;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer ! qui, nous ?

ORPHISE.

Oui, ma nièce.

JULIE, *riant à demi.*

Ah ! ma tante.
Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous à qui je dois tant ? vous dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître.
Votre absence est déjà peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement ?

Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire?

JULIE, *malignement.*

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher, vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat!

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment, vous marier?

ORPHISE, *à son tour riant à demi.*

Oui, cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux ?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux ;
Et c'est presqu'en avoir, que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître ! y penses-tu ? Non, non, j'ai mieux choisi
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami ;
Un cœur noble, sensible ; un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné ;
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence ;
Un homme rare enfin ; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom ?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore ?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur :
Il m'estime beaucoup ; il connoît tout mon cœur,

Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes désirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.
(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

## SCÈNE IV.

JULIE.

C'est ce Clitandre. Eh quoi! son idée ennuyeuse
Me poursuivra partout. Non : je suis furieuse;
Ce maudit homme est né pour me désespérer.
Et ma tante, à son tour... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête. Oh! doucement, Orphise;
Je vous empêcherai de faire une sottise :
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien;
(*Appelant.*)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette! holà, Rosette!

## SCÈNE V.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Eh bien! que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir...

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, Madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! Madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler:
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler! ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort; certainement
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh! que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! ah! juste ciel! l'affaire est importante :
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête!...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques;
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort;
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort :
Je les attends; surtout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
A devenir aimable. Ah! mon oncle, tout doux.
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous,
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiète,
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah! je vous reconnais.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

## SCÈNE VI.

### JULIE, ROSETTE, UN LAQUAIS.

JULIE, *au laquais.*

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS, *à Julie.*

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez; laissez faire,
Je m'en vais le traiter...

JULIE, *à Rosette.*

Non. Qu'il entre, au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers...

(*Elle sort avec le laquais.*)

## SCÈNE VII.

### JULIE.

Mais, vraiment,
On me croiroit quittée, au tour que cela prend.
Oh! je la préviendrai: Mon bonheur le ramène,
Et de ses procédés il va subir la peine.

## SCÈNE VIII.

### CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

Quoi! si tôt de retour ? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déjà digne de mes appas ?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillans.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.
Je venois...

JULIE.

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du désir pour cette rare estime,
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime:
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *bas.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?
( *Haut.* )
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?

Que dans vos procédés toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos argumens l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là:
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre ame,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamm
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flatter d'avoir touché mon cœur.
Eh quoi! de l'embarras?....

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse:
Cette témérité dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *bas.*

Elle m'accablera, songeons à nous défendre.
(*Haut.*)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Eh non! je l'attendois: ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures...

JULIE.

Mais, Monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon! bon! ne feignez plus,
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Eh! pour vous faire aimer, faut-il du stratagême?

JULIE, *outrée.*

Du stratagème... Eh! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monsieur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chère tendresse;
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien, par ce courroux, vous êtes embellie!
Combien sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE.

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire;
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, Monsieur; qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable:
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié;
La mienne, désormais, sincère et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, Monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Eraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin, par mes conseils, est devenu plus sage.

JULIE.

Eh! qu'en vouloit-il faire?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer! Ah! Monsieur.

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer!

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence?

(*Elle lit.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitan-
» dre du prétendu service qu'il croit vous rendre,
» en m'empêchant d'imprimer vos lettres. »
Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la lé-
» gèreté de votre style, à l'agrément de vos ex-
» pressions; et vous auriez obtenu par mon moyen
» une célébrité rare et prompte, à laquelle vous
» semblez aspirer, et dont sa maladresse vous
» prive encore pour quelque temps. »

Les hommes sont affreux!

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice :
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs :
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée;
J'en tremble encor. Comment pourrai-je m'acquitter?

## SCÈNE IX.

### LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE, JULIE, CLITANDRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à la présidente.*

Madame, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *toujours gaîment et en petite maîtresse, au laquais.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE.

Eh! laisse-nous, de grâce.

(*Le laquais sort.*)

## SCÈNE X.

### LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE, JULIE, CLITANDRE.

LA PRÉSIDENTE, *à Julie.*

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse.
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chère, il y faut joindre un peu de bonté:
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre;
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez, sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,

Vous attirez à vous ses soins et son amour :
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE, *à la présidente.*

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;
Car, enfin, à quoi bon ces petits tête-à-tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colère.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystère.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*A la présidente.*)
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre, au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? non, Marquis; la prudence
Interdit à Madame ici la concurrence :
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous, c'est sottise.

(*A Julie.*)

Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir, en dépit de Madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable,

(*Riant.*)

Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive, attendons-en l'effet.

JULIE, *très-sérieuse et piquée.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourronts'étendre
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire; et mon ame est ravie

De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?
Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer partout les mêmes feux.
Mais, pour vous distinguer de la même manière,
Quoi! ne courez-vous pas dans la même carrière?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Eh! sans doute. Après tout, quelle est la différence?
Quoi! parce que Madame a pris un peu l'avance?
L'une est formée, et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Songeons à disparoître.

(*A Clitandre.*)

Vous dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc, au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE, *à la présidente.*

Vous m'aimez donc beaucoup?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi? si je vous aime!

(*Au marquis.*)

Que répondre à cela? J'en ris malgré moi-même.

LE MARQUIS, *riant, à la présidente.*

Parbleu! la question est neuve, et me ravit:
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.

(*A Clitandre.*)

Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE, *au marquis.*

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE, *à Clitandre.*

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Çà, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense!
N'osez-vous de Madame enfreindre la défense?

(*Clitandre se presse de lui donner la main.*)

## SCÈNE XI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, ROSETTE.

ROSETTE, *à la présidente.*

Chloé veut vous parler, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! mais, vraiment,
Il se fait tard, Marquis, joignons-la promptement.

LE

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Quoi! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

(*La présidente sort en riant beaucoup, et emmène Clitandre.*)

## SCÈNE XII.

### JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à elle-même.*

Quelle femme! quel front! venir jusque chez moi
Réclamer?... C'est un tour du marquis, je le voi,
Mais Clitandre la suit... seroit-il bien capable?...
Non, c'est lui faire tort: Clitandre est estimable...
(*A Rosette.*)
Suis-le: je veux savoir la fin de tout ceci.

(*Rosette sort.*)

## SCÈNE XIII.

### JULIE.

Oui, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient sans pudeur... Je la blâme;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller; même fureur de plaire;
De l'esprit, des talens, même emploi téméraire,
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!
J'aurois pu ressembler à cet affreux modèle:

On auroit dit de moi ce que je pense d'elle.
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

## SCÈNE XIV.

### JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le marquis, Chloé, la présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déjà loin.

JULIE, *à elle-même.*

Son départ me console, et j'en avois besoin.
Que dis-je? Dans mon cœur je tremble de descendre;
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE.

Oui, Madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a?... la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu me fais peur.

ROSETTE.

Tant mieux: c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir; quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ces discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée?

ROSETTE.

Quelle nuit! juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement,
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle dont le babil appeloit le sommeil;
Elle dont la gaîté prévenoit le réveil;
Qui songeoit, en riant, toute la matinée,
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée,
Qui de trente billets partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant ou malin;
Elle reçoit hier visite d'une amie,
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point: on se couche de nuit.
Bientôt on se relève: on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits...
Médisans, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
(*Sanglotant.*)
De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après?

ROSETTE.

Je suis entrée; elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la présidente...
« L'indigne!... disoit-elle. Et puis, ma chère tante,
» Soyez heureuse. Et puis, rêvant profondément.
» Il m'a désabusée, il fera mon tourment;
» N'y pensons plus, allons» Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah! Madame; c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie!... un ensemble et si noble et si tendre!
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaîté,
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,
Quiconque pleure ainsi, devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien! enfin?

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrètes,
Ah! Madame, elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Payer ses dettes.

( *Orphise rit.* )

Vous riez? Croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

( *Orphise continue de rire.* )

Encor?... J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre;
Mais non; femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, Madame. Une tante insulter à ses maux!

## SCÈNE II.

JULIE, *dans le fond;* ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE, *apercevant Julie.*

La voici; je lui vais...

ORPHISE.

Non; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiète.

( *Rosette baise tendrement la main de Julie, et sort.* )

## SCÈNE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle, au moins, de te voir si matin.
Qu'est-ce? tu n'as pas pris encor ton air mutin?

D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh ! fi donc ! hâte-toi de rappeler les grâces.
J'ai fort heureusément de quoi te dissiper ;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper.
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine ;
Dont notre présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cete femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi? hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies;
Tu l'éclipses partout : on te ch[illegible], on la fuit;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit...

JULIE.

Eh ! voilà justement ce qui me désespère :
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire :
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paya de son honneur.

ORPHISE.

Ma nièce, quels discours !

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs, j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés :
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés ;
De ces hommes sans freins, de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil :

L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue:
Oublions la passé qui me force à rougir;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma nièce, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loue;
Mais combien tiendront-ils? Un chagrin passager
T'inspire pour un temps ce courage étranger:
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austère;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma ta[illegible]amais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion:
Si quelqu'amour secret, sincère et véritable,
Suppléoit cette vie éclatante, agréable;
Je dirois, pourquoi non? Son cœur s'est arrangé;
Une plus douce erreur l'occupe et l'a changé:
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour... Comment donc! tu rougis?
Achève, tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien...! il est trop vrai!

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi! tout de bon?... Oh! oui, ton ame est agitée.

Julie! ah! quel bonheur! nous allons toutes deux,
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux:
( *Malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits.
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il? dis-moi donc... Tu te tais?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très-tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chère nièce,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse:
Le sang et l'amitié réunis dans mon cœur
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre:
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager,
Ma chère enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en est trop: le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincère aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre?
J'aime... puis-je le dire?... Oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre!... Oh! doucement ma nièce, entendons-nous
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports!
Combien de mes désirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur, a déployé d'adresse!
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son ame et pour vous en chasser!
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piége.
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs.
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages:
C'est faire à la raison de trop cruels outrages;
Mes yeux se sont ouverts; vous devez me haïr:
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher? me fuir? Non, ma chère Julie,
Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disois, traitons ceci gaîment.
Premièrement, il faut entretenir Clitandre:
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre?
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui! moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule;
Il vous estime tant!...

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici. Je prétends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressans efforts:
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cède, eh bien! je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le temps d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

## SCÈNE IV.

CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma nièce voudroit...

*(Julie la retient par la robe.)*

*(Bas, à Julie.)*

Non, je ne lui dirai pas.

*(A Clitandre.)*

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma nièce a du chagrin; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels désirs..

*(A Julie.)*

Parle; n'est-il pas propre à cette confidence ?

*(A Clitandre.)*

Oh! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Surtout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas, à Orphise.*

Vous sortez ?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*Bas, à Clitandre.*)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

## SCÈNE V.

### CLITANDRE, JULIE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur,
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si, pour savoir le vôtre, il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non, mais avouez-moi que vous aimez ma tante?

CLITANDRE.

Oui, Madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, Madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grâce, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.
Coupable trop long-temps, quand je cesse de l'ê
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens;

Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux ?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est là du sentiment, Madame ?
Etendroit-il enfin son pouvoir sur votre ame ?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement...

JULIE.

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement ?
Vous, Clitandre ! Ah ! du moins quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime.
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art :
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire ;
Et contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue ?
Non : vous ne feignez point et votre ame est émue.
Ces sentimens, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les grâces séduisantes,
Qu'hier je préférois à vos grâces brillantes :
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi ! si j'avois été... ce que je m'en vais être,
Si la raison plus tôt dans mon cœur eût pu naître,

Et si, telle qu'Orphise, et modeste et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard:
Quoi! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah! mon cœur tout entier...

JULIE.

Clitandre... C'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fut une Julie.
Quoi! j'aurois pu toucher!... Ah! je suis trop punie.
Cher Clitandre!...

CLITANDRE.

Julie!

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds: non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdroit! Quel prix de ses bontés!

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

## SCÈNE VI.

CLITANDRE, JULIE; ORPHISE *dans le fond.*

JULIE, *apercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étoient qu'un piége adroit, qu'un appât séducteur,
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nageois, qui t'a long-temps déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise! est-il bien vrai? je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE, *à Julie.*

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.

Si malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!
Que de biens je vous dois! Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

FIN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

LES

# MOEURS DU TEMPS,

## COMÉDIE,

## PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 22 décembre 1760.

## PERSONNAGES.

GÉRONTE, riche financier, père de Julie.
LA COMTESSE, sœur de Géronte.
JULIE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
DORANTE.
DUMONT, intendant du marquis.
FINETTE, suivante de la comtesse.
Une autre femme de la comtesse, } personnages muets.
Plusieurs laquais,

La scène est dans la maison de campagne de Géronte, à quelque distance de Paris.

LES

# MOEURS DU TEMPS,

## COMÉDIE.

### SCÈNE I.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

Mais, Madame, concevez-vous quelque chose à ce changement? Géronte m'amène à sa maison de campagne : il me laisse espérer qu'il me donnera Julie; et lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre pour mon amour.

CIDALISE.

M. le baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

DORANTE.

Je serois obligé de renoncer à Julie!... On donne ici ce soir un grand bal masqué : il faut qu'à la faveur de ce bal je l'entretienne, et que je sache... Je suis au désespoir... Ah! ma chère Cidalise!

CIDALISE.

Plus j'y rêve et plus je m'y perds... Mais aussi,

CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la comtesse.

DORANTE.

En quoi donc ?

CIDALISE.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un homme de qualité, qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire, et surtout à médire de monsieur son frère, qu'elle traite de petit bourgeois ; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frère, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux. Un autre que vous seroit parti de là pour renchérir sur les médisances de la comtesse, ou du moins il y auroit applaudi. Point du tout, vous osez la contredire ; vous faites le bon homme, vous défendez contre elle toute la terre. Il n'y a pas jusqu'à son frère, dont vous vous établissez le protecteur; et ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frère, les gens de mérite et à talens, vous défendez, vis-à-vis de la sœur, les gens de finance.

DORANTE.

Mais c'est que j'en connois de très-estimables, et que du ridicule de quelques-uns, il n'en faut point faire le ridicule de tous. Aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer. Une infinité de sots par nature se font méchans par air. S'il faut médire, pour

pour plaire à la comtesse, je suis son serviteur; je croirois manquer à la probité.

CIDALISE.

Oh! la probité! si c'étoit y manquer que de médire, et même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en auroit point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, Monsieur. A quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent?

DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, Madame; mais tourner en ridicule son frère, ses meilleurs amis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

De qui dira-t-on du mal? De ceux qu'on ne connoît pas?

DORANTE.

Fort bien; mais...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Voyez le marquis, votre cousin: peut-on mieux prendre qu'il l'a fait le ton de ces gens-ci? Il est vrai qu'il est homme de cour. Est-il avec la comtesse? le mal qu'il dit du frère assaisonne les louanges qu'il donne à la sœur; il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste, magnifique et mesquin à la fois; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec M. Géronte? « Voilà une » bonne tête, dit-il, en lui frappant sur l'épaule... » Vous ne vous êtes pas amusé à la bagatelle; » vous avez fait votre chemin. Qu'est-ce que tout

» l'esprit du monde au prix de ce bon sens-là ?
» Ma foi ! près de vous et de vos semblables, tous
» nos prétendus esprits ne sont que des sots. Les
» gens comme vous, ajoute-il, sont bien néces-
» saires à un Etat : ils en sont le soutien et la res-
» source. » Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de province ; car c'est ainsi qu'il vous nomme.

DORANTE.

Eh ! quel peut être son objet ? Le marquis vous aime ; il a le bonheur de vous plaire ; votre mariage est presque conclu.

CIDALISE.

Ah ! Dorante, vous me voyez outrée contre lui ; et je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause.

DORANTE.

Lui, Madame ?... Le marquis ? Il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui-même ? s'il avoit des desseins sur Julie ? Non qu'il en soit amoureux ; mais ce mariage rétabliroit ses affaires et paieroit ses dettes. Ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

DORANTE.

Vous penseriez...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Je vous ai dit que la comtesse avoit tout pouvoir sur son frère. Si, par hasard, il résiste à ce

qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissemens, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bon-homme.

DORANTE.

Eh bien ! Madame ?

CIDALISE.

Eh bien ! Monsieur, je soupçonne que la comtesse, pour m'enlever le marquis, lui fait épouser sa nièce. La comtesse n'est pas délicate.

DORANTE.

Quoi ! cette femme qui vous accable d'amitiés ?...

CIDALISE, *l'interrompant.*

J'en ai été quelque temps la dupe ; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances et qu'elle ne m'a engagée à venir ici avec elle, que pour approcher d'elle le marquis. Mettez-vous bien dans la tête, Baron, que les femmes ne s'aiment guère, et qu'en particulier la comtesse me hait.

DORANTE.

Mais ce marquis, Madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractère ? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas ?

CIDALISE.

Ah ! Dorante, que n'en puis-je douter ? Vous avouerai-je ma foiblesse ? Je regrette l'aveuglement où j'étois au commencement de ma passion pour lui. Persuadée qu'il m'aimoit, séduite par l'élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paroissoient que des grâces. Je suis presque sûre que,

si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse. Mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre. Je crois quelquefois y être parvenue. Il paroît ; toutes ces idées s'effacent : mes réflexions s'évanouissent ; je ne sens plus que mon amour pour lui... Je suis désespérée !

DORANTE.

Ah ! Madame, vous surmonterez votre passion ; je vous le prédis, et le marquis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe !... Le bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le marquis et la comtesse croient que, dans une heure, je pars pour Paris. Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie ?

DORANTE.

Je ne sais : ma sotte timidité...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Votre timidité, Dorante ?... Tenez, Monsieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire ; et, avec cela, le moindre fat est fait pour vous éclipser. Votre timidité ? Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure : Julie sort du couvent ; c'est la nature encore dans toute sa simplicité. (*Voyant arriver Julie.*) Mais je la vois qui vient vers nous. Elle a un livre à la main et rêve profondément. Tenez-vous un peu à l'écart.

(*Dorante s'éloigne un peu.*)

## SCÈNE II.

JULIE, CIDALISE, DORANTE, *à l'écart.*

(*Julie arrive en rêvant, tenant un livre qu'elle regarde avec des yeux distraits, et elle vient se heurter contre Cidalise.*)

JULIE, *avec étonnement.*

Ah !... Quoi! Madame, c'est vous ?

CIDALISE.

Oui, ma chère enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avois, en vérité, pas vue, Madame.

CIDALISE.

Je le crois bien, vous rêviez si profondément! et je gagerois bien que ce n'étoit pas votre livre qui vous faisoit rêver.

JULIE.

Mon livre ? Je ne l'ai pas ouvert. J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh bien! ma chère Julie, sans savoir quel livre c'est, je vous dirois bien, moi, de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

JULIE.

Eh ! de quoi donc, Madame ?

CIDALISE.

Oh! de quoi ? De la seule chose qui occupe les filles de votre âge. L'on ne voit, l'on n'entend qu'elle. On ne lit qu'elle : on l'a dans le cœur,

dans les yeux, dans la bouche; ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cesse.

JULIE.

Je ne vous entends pas, Madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas?

JULIE.

Eh! mais... tenez, Madame... c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez... vous avez un certain regard malin!

CIDALISE.

Et vous un certain regard tendre!... et je lis dans ce regard.

JULIE, *vivement.*

Mais qu'y lisez-vous donc, Madame?

CIDALISE.

J'y lis, Mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous fait rêver.

JULIE.

Je rêvois au marquis, Madame.

CIDALISE, *vivement.*

Au marquis? Vous plairoit-il, Mademoiselle?

JULIE.

Oh! non... il se plaît tant à lui-même; mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui. « C'est, m'a» t-elle dit, un homme qui n'épousera point sa » femme pour l'aimer, et qui lui laissera toute la » liberté qui convient... » Je ne sais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer? Je n'entends point cela. Ma tante

et moi, nous nous servons de la même langue, et la plupart du temps je ne l'entends pas. D'où vient cela, Madame? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce monsieur le marquis; et voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

CIDALISE, *à part.*

Mes soupçons étoient fondés... (*A Julie.*) Eh! quel est votre dessein?

JULIE.

Mais, vous-même, Madame, vous êtes mon amie; que me conseillez-vous?

CIDALISE.

Mais, Mademoiselle, c'est selon. Si, par exemple, vous vouliez suivre la mode?

JULIE.

La mode?... Je sais bien qu'il y en a une pour se coiffer, pour s'habiller; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer? est-ce que le cœur suit la mode?

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh bien! cette mode-là ne me vaut rien. Je sens que j'ai un cœur, moi.

CIDALISE.

Oui, fort bien... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre... Hein?... Cet autre cœur ne seroit-il pas celui de Dorante?... Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous?

JULIE.

Je ne sais, Madame; mais, quand je le vois... je sens un trouble secret... Je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... J'ai du plaisir à le voir... et si je n'ose le regarder... Est-on comme cela quand on aime? Oh! Madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas comme le marquis, pour ne pas m'aimer.

## SCÈNE III.

### JULIE, CIDALISE, DORANTE.

DORANTE, *à Julie, en se jetant à ses pieds.*

Non, belle Julie; ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds.

JULIE, *à part.*

Ah! ciel!... (*A Dorante.*) Quoi! vous nous écoutiez, Dorante?... (*A Cidalise.*) Quoi! Madame, c'est vous?...

CIDALISE, *l'interrompant ironiquement et gaîment.*

Je vous ai joué là un tour bien sanglant!... (*A Dorante.*) Faites ma paix avec mademoiselle, Dorante. (*Elle sort, et Dorante se relève.*)

## SCÈNE IV.

### DORANTE, JULIE.

DORANTE.

Pardonnez, Mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentimens. Le véritable amour est tou-

jours rempli de crainte. Le mien n'a jamais osé s'expliquer qu'il n'ait été certain de ne pas vous déplaire... Ah ! belle Julie ; vous me voyez transporté d'amour et de reconnoissance !

JULIE.

De la reconnoissance ? Vous ne m'en devez point, Dorante. Si je vous aime, je n'y ai point eu de part ; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, *se jetant de nouveau à ses pieds.*

Ah ! cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonheur.

## SCÈNE V.

### JULIE, LE MARQUIS, DORANTE.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

COURAGE ! mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal ?

JULIE, *à part, faisant un cri, et se retirant.*

Ah !

## SCÈNE VI.

### LE MARQUIS, DORANTE.

DORANTE.

Vous voyez, Marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes. J'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie ; mais son père m'a parlé ce matin d'une façon tout à fait propre à m'alarmer. D'où naît ce changement ? La comtesse

n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frère ; vous avez tout crédit sur elle, et vous m'avez promis de me servir. D'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespère ?

LE MARQUIS.

Oh ! oh ! Baron, tu prends un ton bien sérieux. Il faut que tu sois furieusement épris de la petite personne !

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer. Julie est à mes yeux un trésor inestimable ; et prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

« Trésor inestimable ! t'arracher la vie ! » Voilà de grands mots ! et ce ton pathétique que tu y joins.... Sais-tu qu'avec le titre suranné de baron, tu as apporté de ton vieux château une façon de penser tout à fait gothique, et qu'il n'y a pas jusqu'aux *espèces* qui te trouveront très-ridicule ? Je te le dis en ami, mon pauvre Baron, très-ridicule.

DORANTE.

Eh ! par quelle raison, je vous prie ? Quoi donc ! l'amour....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

« L'amour ! l'amour ! » Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc, une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usa-

ges de ce pays-ci. On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

DORANTE.

Apprenez vous-même, Monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables, dont Molière, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

LE MARQUIS.

Eh mais! ton vieux Molière, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses pièces?

DORANTE.

Oh! non; car du bon, du vrai comique, la mode en est passée. Le rire est devenu bourgeois. On raille, on persiffle; mais on ne rit point.

LE MARQUIS.

Mais, parbleu! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre! Je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas là le moyen de réussir, surtout auprès de la comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse.

DORANTE.

Oh! oui, c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, et qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis: une femme charmante.

DORANTE.

A la bonne heure, Marquis; mais je serois bien fâché que Julie le fût ainsi, et qu'elle eût, surtout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller. Hier un grand cavagnol; aujourd'hui un bal masqué.

LE MARQUIS.

Et que t'importe, mon triste Baron?

DORANTE.

Comment, que m'importe?

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui: on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller? Eh bien! le mari va se coucher. Il se trouve toujours quelqu'un de poli qui empêche la femme d'être seule et de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, Marquis; vous êtes à la cour, et vous avez le ton excellent. Pour moi, qui renonce à l'un et à l'autre, j'espère que si ma femme avoit ce travers, je saurois lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme!... Eh bien! voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point.

DORANTE.

Laissons ce persifflage, et revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car avec vous autres gens légers et brillans, qui vous en piquez, du moins, on ne peut

rien suivre. Répondez-moi nettement. Voulez-vous me servir ? Dois-je compter sur vous ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... assurément... sans doute.

DORANTE.

Vous dites cela d'un air...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Veux-tu que je me donne au diable ?

DORANTE.

Non... Mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire, de ma part, qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime ; et qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez, monsieur le Marquis... sans adieu. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

### LE MARQUIS.

A LA bonne heure, Baron... Mais je commencerai toujours par épouser, moi... Ils sont excellens, ces messieurs de province ! Parbleu ! mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi, j'ai des dettes... (*Apercevant M. Dumont.*) Si je l'avois oublié, voilà un homme qui m'en feroit souvenir ; mons Dumont, mon intendant : un fripon qui me vend, au poids de l'or, mon propre argent, et qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires. J'aimerois presque autant avoir un honnête homme.

## SCÈNE VIII.

### LE MARQUIS, M. DUMONT.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Monsieur, aurai-je de l'argent ?

M. DUMONT.

Oui, monsieur le Marquis, vous en aurez ; mais...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah ! vous êtes un homme charmant, adorable.

M. DUMONT, *tirant de sa poche un papier et le lui présentant.*

Il faut auparavant signer ce papier. C'est une délégation sur...

LE MARQUIS, *l'interrompant en prenant le papier, et en allant sur un bureau le signer sans le lire.*

Fort bien, fort bien !

M. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête homme, m'empêcher de dire à monsieur le Marquis qu'il se ruine, et que, s'il ne met ordre à ses affaires...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah ! monsieur l'honnête homme, volez-moi, pillez-moi ; cela est dans l'ordre : mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances. Je ne vous en fais pas, moi ; et je crois cependant que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous, mons Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur le Marquis plaisante ; mais on a une conscience, et...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Une conscience ? Là, regardez-moi sans rire, si vous le pouvez, mons Dumont. La conscience d'un intendant !

M. DUMONT.

Eh ! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh çà, monsieur l'Intendant, mettez la main sur la vôtre, puisque vous en avez une, et convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires... Mais, parbleu ! laissez-moi, du moins, la satisfaction de me ruiner gaiement, et sans y penser.

M. DUMONT.

Ma foi ! Monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires?

M. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauds-là ?

M. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience : ce seroient des plaintes perdues ; mais ils refusent tout net de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie?... Il me semble que c'est assez bien s'exécuter.

M. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Et si j'épousois la fille de ce logis, la petite Julie? Hein?

M. DUMONT.

Quoi! monsieur le Marquis...?

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Motus! La chose n'est pas encore sûre, et jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire... Je veux, à tout événement, ménager Cidalise... (*Il tire sa montre.*) Il est près de cinq heures: il doit être jour chez la comtesse.... Bonjour, M. Dumont, dites à mes créanciers que, s'ils me fâchent, je resterai garçon.

(*M. Dumont sort.*)

## SCÈNE IX.

LA COMTESSE, *en peignoir et suivie de trois laquais;* LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Ah! vous voilà, Marquis?... (*A deux de ses laquais.*) Tenez, vous autres, apportez ici ma toilette... (*Au troisième laquais.*) Et vous, Comtois, faites descendre mes femmes. Il fait dans ma

chambre une fumée odieuse; et je vais me coiffer ici pour le bal. (*Les trois laquais sortent.*)

## SCÈNE X.

### LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Enfin, cet éternel baron, en sommes-nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, je n'en sais trop rien. Ces petits provinciaux ont un amour bien tenace. Il m'a tenu tantôt des propos que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

## SCÈNE XI.

### LA COMTESSE, LE MARQUIS; DEUX LAQUAIS, *apportant la toilette de la comtesse.*

(*Les deux laquais placent la toilette, et puis se retirent.*)

## SCÈNE XII.

### LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Franchement, Marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit cousin. Ma nièce eût

été très-malheureuse avec lui : c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore : c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma nièce ne voudroit-elle pas aussi avoir un mari qui l'adorât? C'est un enfant; cela ne sait pas encore les usages. Vous les lui apprendrez, Marquis. N'allez pas l'aimer, au moins?

LE MARQUIS.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Oh! je sais bien à qui je la donne. Le bonhomme de père fait des difficultés; mais on saura le réduire. Avouez, Marquis, que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise? J'en suis comblée! A propos, elle nous quitte, la divine Cidalise. Elle part dans un moment pour Paris. Mais, dites donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode? Qu'y trouvez-vous donc tous de si ravissant?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes.

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des grâces : ce ne sont que des mines; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Une femme qui joue le sentiment, comme si

l'on y croyoit encore; qui, à titre de bégueule respectable; ennuie tout le monde de ses tristes moralités, et fait un étalage de vertu... dont on n'est point la dupe.

LE MARQUIS.

Ah! pour cet article, Comtesse...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais vous la défendez cruellement, Monsieur?

## SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Bonjour, reine! Tenez, nous parlions de vous, le Marquis et moi, et nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS, *à Cidalise.*

Oui, beaucoup.

CIDALISE, *d'un ton à demi sérieux.*

Ecoutez, je vous en crois, tous deux, fort capables.

LE MARQUIS, *se récriant.*

Ah!

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Quelle folie!

CIDALISE.

Oh! oui, très-capables.

## SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, FINETTE; UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE, *et qui lui apporte un domino.*

CIDALISE, *à la comtesse, en jetant les yeux sur le domino, qu'on étale sur une chaise, près de la toilette.*

Vous avez là un joli domino?

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISE.

Charmant! Oh! çà, je vous demande pardon, Madame; mais je ne puis m'arrêter. Mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'asseoir?.... nous quitter si vîte?... Mais j'en suis furieuse!

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Et ce pauvre marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

CIDALISE.

Je le laisse avec vous, Madame; il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE.

Oh! de la jalousie!... moi qui suis votre amie?

CIDALISE.

Je reconnois votre amitié, Madame.

LA COMTESSE.

Vous devez y compter, au moins; vous le devez.

CIDALISE.

J'y compte aussi comme je le dois, Madame... Laissez-moi aller, de grâce.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez?

CIDALISE.

Je vous en prie. (*A part.*) Les voilà bien dans l'erreur. Allons vîte nous habiller pour le bal.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE XV.

### LA COMTESSE, LE MARQUIS, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au marquis.*

VOILA une petite personne bien complètement ridicule! Vous êtes tout honteux de ce bel attachement, Marquis?

LE MARQUIS.

Moi! point. Elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Cela vous excuse, j'en conviens. (*Voyant entrer Géronte.*) Mais, voici le père de Julie. Laissez-moi avec lui; je vais le mettre à la raison. Vous rentrerez dans quelques instans.

(*Le marquis sort et salue Géronte, qui entre.*)

## SCÈNE XVI.

GÉRONTE, LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Géronte, en se mettant à sa toilette.*

Eh bien! Monsieur, tout est-il prêt pour le bal?

GÉRONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j'ose m'en vanter. Je ne vous parle point de la dépense; mais, en vérité, ma sœur, je voudrois bien que, pour l'intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigans. Dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit, pour dormir tout le jour? Est-ce que le plaisir d'un beau soleil...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Eh! fi! Monsieur, c'est un plaisir ignoble. Le soleil n'est fait que pour le peuple.

GÉRONTE.

Ma sœur, j'ai lu quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfans de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais, voilà qui est bien écrit, au moins! Vous lisez donc quelquefois, Monsieur? Vraiment,

j'en suis ravie! Je croyois votre bibliothèque un meuble de parade... Oh! vous feriez mieux de consulter les gens de goût: le marquis, par exemple. Il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat; qu'il faut à la beauté un jour plus doux; qu'une jolie femme l'est surtout aux lumières, et qu'elle doit, comme les étoiles, disparoître au lever du soleil.

GÉRONTE.

Mais je connois des femmes qui...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui, des espèces. La petite Bélise, par exemple, chez qui nous soupâmes dernièrement. Je fus obligée d'en sortir à minuit et d'aller, avec le marquis, chercher quelque endroit où passer la soirée.

GÉRONTE.

Oh! il a comme vous la fureur de veiller, le marquis. Je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Dorante?

GÉRONTE.

Je sais, comme vous, qu'il a des fçons de penser très-extraordinaires, et qu'il soutient des thèses...

LA COMTESSE, *l'interrompant, plus ironiquement encore.*

Dorante, Monsieur?

GÉRONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Dorante!

GÉRONTE.

J'avoue...

LA COMTESSE, *l'interrompant, d'un ton imposant.*

Allez, allez, Monsieur, vous n'y pensez pas.

GÉRONTE.

Votre marquis n'a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom et un régiment; bien venu partout. Appelez-vous cela rien?

GÉRONTE.

A peu près. Tout cela, bien additionné, ne fait souvent, en somme, que de la fatuité et des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, Monsieur, le mérite de la naissance...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

L'argent, morbleu! l'argent; voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte. Dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

Ah! fi! l'horreur!

GÉRONTE.

Mon dieu, ma sœur, parce que vous êtes de qualité

qualité, vous vous piquez de grands sentimens ; je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

Parce que nous sommes des sots. Cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE, *d'un air imposant.*

Laissons cela, Monsieur, et revenons au marquis. C'est un homme qui vous convient pour gendre.

GÉRONTE.

Mais...

LA COMTESSE, *l'interrompant, en bâillant.*

Oh ! çà, Monsieur, allez-vous me donner mes vapeurs ? Vous êtes d'une contradiction...

GÉRONTE, *l'interrompant, à son tour.*

Non, non, ma sœur, non.

LA COMTESSE.

Ah ! vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité..... Ce sont des cheveux que mes nerfs, et vous avez la cruauté...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Pardon ! ma sœur, voilà qui est fait ; le marquis sera mon gendre..... Il faudroit pourtant savoir si ma fille....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Votre fille, Monsieur, est d'un âge où l'on ne connoît ni soi, ni les autres.

GÉRONTE.

On pourroit...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Le marquis est en passe de tout. Il y a même un duché dans sa maison, et qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien flatteur, pour vous, que votre fille eût le tabouret ?

GÉRONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs, quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi!

LA COMTESSE.

Ailleurs!..... En vérité, Monsieur, vous vous servez de termes....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bon! n'allez-vous pas me chicaner sur un mot?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie.

## SCÈNE XVII.

GÉRONTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au marquis, en l'apercevant rentrer.*

Ah! monsieur le Marquis, vous venez à propos. Voici le père de Julie, qui agrée votre recherche, et s'en tient fort honoré.

GÉRONTE, *au marquis.*

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, Monsieur, qui...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! des complimens! de l'ennui!..... (*A Géronte.*) Allez, Monsieur, allez présenter monsieur le Marquis à Julie; cela vaudra mieux que tous les complimens du monde.

(*Géronte sort et emmène le marquis.*)

## SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Finette.*

CES petits bourgeois ont des idées bien étranges!..... Mais, parlons de quelque chose qui soit plus agréable... Ne le trouves-tu pas charmant, Finette?

FINETTE.

Qui, Madame?

LA COMTESSE.

Le marquis... Mais c'est un homme unique!

FINETTE.

Je vois, Madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE.

Assurément... (*Tout en causant, la toilette va son train.*) Voilà une boucle qui tombe: relevez-

la... Son air m'enchante, son ton, ses manières. C'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur.

FINETTE.

Ma foi! Madame, je n'entends rien à cet honneur-là. Il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes dames. Quant au marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit. Il vous plaît; et je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie! comme vous mettez cette plume!... Eh! qu'en dit-on, je vous prie, Mademoiselle? Parlez; je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, Madame, on dit que ce n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela?... Vous m'assommez la tête..... Va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que, de son côté, avec de l'esprit et des grâces, toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi! Madame?...

LA COMTESSE, *l'interrompant, en minaudant devant son miroir.*

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que

d'être entourée d'une foule d'adorateurs dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard? Une coquette est la reine du monde : d'un coup-d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité, et sans le cœur, Madame...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Tu lis de vieux romans, ma pauvre Finette?

FINETTE.

Mais vous aimez le marquis?

LA COMTESSE.

Dis que je l'enlève à la divine Cidalise.

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie? Mais si elle vengeoit Cidalise? si Julie alloit plaire au marquis?

LA COMTESSE, *en se donnant des grâces.*

Julie? un enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un?

FINETTE.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle. Sans songer à plaire, Julie se montre et plaît. On ne peut disconvenir qu'elle soit charmante?

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Charmante?... Donnez-moi d'autre rouge : celui-là est pâle comme la mort.

FINETTE.

Elle a les plus beaux yeux du monde.

LA COMTESSE, *en mettant du rouge.*

De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche ?

LA COMTESSE.

Trop petite.

FINETTE.

Le teint?

LA COMTESSE.

D'une blancheur ſade.

FINETTE.

Tous les traits ?

LA COMTESSE.

Sont bien, si l'on veut, mais l'ensemble!

FINETTE.

Un caractere naïf et vrai!

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout.

## SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, *en habit de bal;* FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Ah! vous voilà, Julie? Vous venez me faire voir votre habit de bal?... Fort bien!... il vous sied à merveille!... (*A part.*) Quel air gauche!

JULIE.

Oh! je vous assure, ma tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE, *à part.*

Sa tante!.. (*A Julie.*) Eh! qu'y a-t-il, mademoiselle, de plus digne de vous occuper? La parure met nos charmes en valeur. On n'y peut employer trop d'art et de soins.

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer? On veut que je renonce à Dorante. Mon père me donne au marquis. Il vient de me le déclarer et de me présenter à ce marquis; il m'a parlé d'un ton!... d'un air!... En vérité, ma tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grâce à mon père et à moi.

LA COMTESSE.

Au moins, Mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur. Avec des gens de la sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentimens; et c'est bien en manquer que de dédaigner, par orgueil, des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées, Mademoiselle : ignorance des choses du monde. C'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le marquis en état de figurer suivant son rang. Il vous met, lui, à portée

de briller dans une sphère qui n'étoit pas faite pour vous. Vous serez présentée; vous irez à la cour : voilà l'essentiel.

JULIE.

L'essentiel c'est de s'aimer, ma tante.

LA COMTESSE.

Fi donc! Mademoiselle; pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, et de vivre à la cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie?... (*A Finette en se levant de sa toilette.*) Allons, Finette, venez me passer mon domino.

(*Elle sort avec Finette et son autre femme.*)

## SCÈNE XX.

JULIE.

MA tante a beau dire; être femme de qualité, vivre à la cour, cela n'est point le bonheur..... « Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie? » dit-elle. Comme s'il y avoit là quelque chose pour le cœur!

## SCÈNE XXI.

JULIE; DORANTE, *en domino, et masqué.*

JULIE, *à part, en voyant entrer un masque qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*

MAIS, qui est ce masque?... (*Reconnoissant*

*Dorante qui ôte son masque.*) Ah! c'est vous, Dorante.... (*A part.*) C'est à présent que le cœur me bat.... (*A Dorante qu'elle voit en colère.*) Qui cherchez-vous donc, avec cet air furieux?

DORANTE.

Qui je cherche, Mademoiselle?... On vous donne au marquis, et j'ai un compliment à lui faire.... Ah! Julie, je n'espère qu'en vous. Je meurs si vous m'abandonnez!

JULIE.

Calmez-vous, Dorante vous me faites trembler.

DORANTE.

Ah! Mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime; c'est le votre. Si ce mariage faisoit votre bonheur, je saurois vous perdre et mourir; mais vous voir indignement sacrifiée?... Non!

JULIE.

Tranquillisez-vous, encore une fois, et soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au marquis. Je me jetterai aux pieds de mon père. Il m'aime....(*Entendant venir quelqu'un.*) Mais on vient, modérez-vous, de grâce, et rentrons dans la salle du bal concerter ensemble nos mesures.

(*Elle sort avec Dorante.*)

## SCÈNE XXII.

GÉRONTE,

Ce marquis ne plaît pas à ma fille.... Je crains

bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sotise.... C'est une chose singulière que les femmes, et cet ascendant qu'elle prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre? elles se mettent à pleurer. On tient bon; elles sanglotent.... Si on ne se rend pas, ce sont des évanouissemens, des vapeurs! On a beau avoir raison, et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, et faire ce qu'elles ont résolu... Après tout, le marquis est un homme de cour; ma fille sera présentée: elle peut avoir un jour le tabouret... Cela est bien flatteur... Oui; la comtesse le dit, et il faut bien que cela soit, puisque la plupart de mes confrères marient ainsi leurs filles... (*Ecoutant.*) J'entends les violons... Actuellement le bal est en train... Ma foi! c'est un plaisir bien fou... Mettons-nous dans un coin, et dormons, de notre mieux, sur ce sopha.

(*Il se jette, dans un coin, sur un sopha.*)

## SCÈNE XXIII.

GÉRONTE, *sur le sopha*; CIDALISE, *en domino, et tenant son masque à la main.*

CIDALISE, *à part.*

Le marquis me suit. Il me croit à Paris. J'ai le même domino que la comtesse. Il me prend pour elle. Sachons s'il me trahit.

(*Elle met son masque.*)

# SCÈNE XXIV.

GÉRONTE *sur le sopha;* CIDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend pour la comtesse.*

Je vous cherchois, comtesse. Je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante. J'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, *contrefaisant la voix de la comtesse.*

Que vous importe?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise point au cœur de Julie. C'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom et ma livrée; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle et moi. Quant au beau-père, c'est un intendant que je prends, et un intendant d'espèce nouvelle.

GÉRONTE, *à part, sur le sopha.*

Un intendant?... Oui-dà! Ecoutons.

*(Il feint de dormir, et écoute.)*

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend toujours pour la comtesse.*

D'ordinaire, nos intendans nous ruinent; et je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci... mais...

CIDALISE, *à part.*

Ne me voilà que trop bien éclaircie. Le traître!

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

CIDALISE.

Eh bien ! mais ?...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait. Géronte n'a consenti qu'avec peine; et je crains que Dorante et Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez, vous-même, quelque chose qui vous arrête, et que Cidalise vous tient encore au cœur ?

LE MARQUIS.

Cidalise !... Ah ! vous plaisantez, comtesse ?

CIDALISE.

Non. Toute sa rivale que je suis, je l'estime, et...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! parbleu! comtesse, encore un coup, vous voulez rire? Une petite minaudière, qui a la prétention du sentiment, de l'affectation au lieu de grâces, du jargon au lieu d'esprit. Vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt, et combien, vous et moi, l'avons chamarrée de ridicules ?

CIDALISE, *à part.*

L'abominable homme! Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, *à part, reconnoissant Cidalise.*

C'est la voix de Cidalise, ô ciel!... Tâchons de nous retourner.

CIDALISE.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main, et vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus long-temps. Belle Cidalise, cessez de feindre; je vous ai reconnue d'abord.

CIDALISE.

Quoi! monsieur le Marquis?...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, Madame. Pour vous punir de votre méfiance, j'ai feint de vous prendre pour la comtesse; mais quelle différence! Elle a bien quelque chose de votre taille et de votre voix; mais cette grâce toute particulière, mais cette façon noble de se présenter...

(*En ce moment, la comtesse arrive, masquée et avec un domino pareil à celui de Cidalise, et elle s'approche doucement d'elle et du marquis.*)

## SCÈNE XXV.

GÉRONTE, *sur le sopha;* LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS.

CIDALISE, *à part, en apercevant entrer la comtesse.*

Bon! voilà la comtesse. Le hasard est heureux. (*Au marquis.*) On ne peut nier, monsieur le marquis, que la comtesse n'ait des charmes?

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut, tout au plus, se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, *à part.*

Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE, *au marquis, en le faisant regarder du côté opposé à celui par lequel la comtesse est entrée.*

N'ai-je pas entendu quelque bruit?

( *Le marquis regarde au fond du théâtre, et pendant ce temps-là Cidalise substitue la comtesse à sa place, puis elle se cache derrière le marquis.* )

CIDALISE, *bas, à la comtesse.*

A vous le dé, Comtesse.

LE MARQUIS, *se retournant, à la comtesse, qu'il prend pour Cidalise.*

Il n'y a personne. Que disiez-vous de la Comtesse?

LA COMTESSE, *contrefaisant la voix de Cidalise.*

Mais, je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parce qu'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit?

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas. Pour moi, je n'ai vu à la comtesse que des airs et des prétentions. Joignez-y le ridicule de traiter Gé-

ronte de petit bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frère, et ses vapeurs de commande, que ce benêt de frère prend pour bonnes.

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS, *à part et étonné.*

Que vois-je ?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes.

CIDALISE, *au marquis, en passant de l'autre côté et en le tirant par la manche.*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithète de ma part; mais je m'en tiens au mépris.

GÉRONTE, *se levant de dessus le sopha et s'avançant, au marquis.*

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez bon, monsieur le Marquis, que je me joigne à ces dames, et que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre intendant. Je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous.

## SCÈNE XXVI.

GÉRONTE, LA COMTESSE, JULIE, CIDALISE, LE MARQUIS, DORANTE.

JULIE, *à Géronte, en se jetant à ses pieds avec Dorante.*

SOUFFREZ, mon père, que Dorante et moi nous embrassions vos genoux.

GÉRONTE, *la relevant, ainsi que Dorante.*

Levez-vous, ma fille. (*A Dorante.*) Embrassez-moi, Dorante. Vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, *en se retirant.*

Monsieur... je vous baise les mains.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XXVII.

GÉRONTE, LA COMTESSE, JULIE, CIDALISE, DORANTE.

DORANTE, *à Géronte.*

Ah ! Monsieur, quelle grâce !

JULIE, *à Géronte.*

Ah ! mon père, quels remercîmens !

GÉRONTE, *à la comtesse.*

Eh bien ! ma sœur, vous voyez que j'avois raison ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, mariez votre fille avec Dorante. J'abjure à jamais le marquis et ses semblables.

GÉRONTE.

C'est bien dit. Continuons le bal. Je n'aime pas la danse ; mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de marquis, que jamais fête ne m'aura tant diverti. (*A Julie et à Dorante.*) Et vous, mes enfans, donnez-vous la main et aimez-vous bien tous deux, en dépit de la mode et des mœurs du temps.

FIN DES MOEURS DU TEMPS.

# LE CERCLE,

OU

# LA SOIRÉE A LA MODE,

## COMÉDIE ÉPISODIQUE,

### PAR POINSINET,

Représentée, pour la première fois, le 7 septembre 1764.

# NOTICE

## SUR POINSINET.

Antoine-Alexandre-Henri Poinsinet naquit à Fontainebleau le 17 novembre 1735. Sa famille étoit depuis long-temps attachée à la maison d'Orléans, et son père lui destinoit l'emploi qu'il y occupoit; mais doué d'un esprit vif, et dans un âge où le moindre penchant a souvent la même force qu'une passion, Poinsinet ne consultant que son goût pour les vers, voulut suivre la carrière des lettres. Il avoit à peine dix-sept ans lorsqu'il y débuta par une parodie de l'opéra de Titon et l'Aurore, et depuis ce moment il a fait paroître sur les divers théâtres de Paris un grand nombre d'ouvrages, qui obtinrent parfois un succès passager; mais dont aucun ne lui assure la gloire qu'il espéroit acquérir.

Il ne composa que deux pièces pour le théâtre Français : l'*Impatient* et *le Cercle*; l'une et l'autre en un acte, en prose. La première parut le 9 juillet 1757, et ne fut jouée que trois fois. La seconde, représentée pour la première fois le 7 septembre 1764, est restée au répertoire.

Une profonde ignorance des choses les plus

communes, une extrême crédulité, mais surtout sa présomption, exposèrent souvent Poinsinet à être le jouet de diverses sociétés. On appelle *mystifications* les plaisanteries dont il étoit l'objet.

Cet auteur étoit de l'académie des Arcades de Rome, et avoit été de celle de Dijon. Un procès singulier qu'il eut avec une demoiselle de l'opéra lui fit perdre cette dernière place.

Il avoit parcouru l'Italie en 1760, et partit en 1769 dans le dessein de voir l'Espagne; la mort l'arrêta au milieu du cours de son voyage: il se noya dans le Guadalquivir, le 7 juin de la même année, pour s'être baigné immédiatement après souper.

---

## PERSONNAGES.

ARAMINTE, veuve d'un financier.
CIDALISE, } ses amies.
ISMÈNE, }
LUCILE, fille d'Araminte.
LISETTE, sa femme de chambre.
LISIDOR.
LE MARQUIS, jeune colonel.
LE BARON, ancien militaire.
DAMON, bel esprit.
UN MÉDECIN.
UN ABBÉ.

La scène est à Paris, dans la maison d'Araminte.

# LE CERCLE,

## COMÉDIE ÉPISODIQUE.

**Le théâtre représente un salon de compagnie, où se trouvent des siéges, un canapé, un métier de tapisserie, des tables de jeu, des livres de musique, une guitare, etc.**

## SCÈNE I.

### LISETTE, LISIDOR.

(*Ils entrent de différens côtés.*)

LISETTE.

Ah! c'est vous, Monsieur? Quoique nous vous désirions sans cesse, nous ne vous attendions pas si tôt.

LISIDOR.

Mon empressement t'étonnera moins, quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, et je voulois avoir, à l'issue de son dîner, une conversation avec l'aimable Lucile. (*Il tire sa montre.*) Le repas me paroît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que madame Araminte s'amuse à

table; depuis que je la connois, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se désire : mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de son doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces dames soit visible... te pourrai-je consulter sur ce bijou?

LISETTE, *prenant la bague.*

Comment! c'est la plus jolie bague.

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition; c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle seroit bien ingrate.

LISIDOR, *finement.*

J'espère cependant que tu ne le seras point, Lisette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnoissance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le mérite plus rare encore de savoir donner avec grâce. Aussi, qui ne s'intéresseroit à vous? Si Lucile pouvoit disposer d'elle-même, je vous suis caution que le marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettroit jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sais quels étoient avec moi les engage-

mens de madame Araminte ? Seroit-elle femme à les oublier ? Dois-je le craindre ? Toi qui la sers depuis long-temps, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractère ; indique-moi, de grâce, quels seroient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéresse et me contente : nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos maîtres, tant de plaisir à les divulguer ! tenez, cela nous console, nous soulage, et il semble que cette petite médisance, qui, dans le fond, est bien innocente, allège de temps en temps le poids de l'obéissance, et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte ; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en, je vous en prie ; elle n'y réussiroit pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle désire, ce qu'elle veut ? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que les occupations dans la haute finance empêchoient de veiller un peu soigneusement aux ridicules liaisons de son épouse ; elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême, qui, dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour à tour coquette et sensible, incertaine et bizarre,

toujours le cœur vide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la musique et les petits chiens, les magots et les mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentimens de la société qui nous environne; et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à peu près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisoit changer, il deviendroit le tien.....

LISETTE.

Peut-être; mais il n'en seroit pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les règles du respect de juger ainsi sa maîtresse; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, et l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE.

Votre rival? fi donc! il faudroit, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire; mais ne le craignez pas. Lucile, élevée en province sous les yeux d'une tante respectable, ne connoît que les douces impressions de la nature et de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le marquis

marquis voudroit bien nous paroître, elle sait apprécier son mérite, et s'aperçoit aussi bien que moi, tous les jours, que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessin de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence et des dettes, voilà de cet homme si merveilleux, quels sont, en quatre mots, la conversation, les vertus et les vices

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devroit pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante; mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu, aux dépens de ton cœur, les honneurs de ton esprit?

LISETTE.

Eh bien! que penserez-vous de moi? que je suis trop sincère, je vous l'avoue, et tout est dit. Aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachoient mieux, je ne rirois pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit, et il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me seroit aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! je vous parlerois de Cidalise la prude, de la minaudière Ismène, qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace.....

LISIDOR.

Mais ta maîtresse ne verroit-elle plus cet homme sensé, cet ancien militaire?

LISETTE.

Qui? ce baron philosophe, qui dit tout ce qu'il pense et se permet de tout penser? Si fait, vrai-

ment. C'est le tuteur de Lucile. Nous lui avons cru pendant quelque temps des vues sur madame: mais tout cela est fini; il ne vient ici que rarement, ou plutôt, il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connoître; malheureusement il vit sans cesse à la campagne, mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte, et s'il vouloit..... Mais quelqu'un vient; c'est ma jeune maîtresse: son petit cœur lui aura dit que je n'étois pas ici toute seule.

## SCÈNE II.

### LUCILE, LISETTE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

AH! vous voilà, Monsieur?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentimens pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les momens où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante! ce qui ne seroit

qu'un trait ingénieux de la part d'une coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne sais plus ce que je vous ai dit; je suis si troublée! ma mère m'a tant grondée!

LISIDOR.

Et pourquoi?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parce qu'elle se dit malade : moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu le teint meilleur; et point du tout, je l'ai mise d'une humeur affreuse.

LISETTE.

Vraiment, c'est ce que vous ignorez encore, Mademoiselle, que rien n'est moins décent, dans le grand monde, que de jouir d'une santé parfaite : à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie malade se fait plaindre, et pour la coquetterie, la petite santé est une ressource.

LUCILE.

Ah! je te promets que si j'eusse bien connu ce monde et ses travers, je n'aurois pas tant désiré de quitter la province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez! Ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, et vous voir, et vous jurer que je vous aime.

LUCILE.

Vraiment, non..... je sais bien que ce n'est pas votre faute... Je ne dois pas vous aimer; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chère.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mère a prise de vous unir avec le marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me désespère.

LISIDOR.

Vous.... ne l'aimez pas?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir.... Si cependant on me l'ordonne....

LISIDOR.

Je vous entends, je sais que l'obéissance est un devoir; mais ce devoir a des bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse, et d'après vos discours et mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé; mais, quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, et qu'entre le vice et la vertu il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante, et qu'il est rare et beau d'unir tant de raison à tant de grâces! Eh bien! ne parlons plus de désobéissance; mais par quelque résistance, au moins, tâchons d'obtenir du temps. Si je connois bien madame Araminte, le marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire; l'inconséquence et la légèreté sont le caractère distinctif des gens à la mode, et mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vîte acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du théâtre.*

Oh! ceci me regarde; c'est une petite anecdote que je possède et qu'il est bon de vous conter. Or, écoutez. Notre maîtresse et ses deux inséparables, vous reconnoissez bien Ismène et Cidalise, ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper; Araminte à ce métier achève une fleur de tapisserie; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour, et brode en baillant une garniture de robe, tandis qu'Ismène, couchée sur le canapé, travaille un falbala de Marli : on entend des chevaux hennir, l'escalier retentir; un laquais annonce, et le marquis paroît. « Que je » suis heureux de vous trouver, Mesdames! Mais » que vois-je? Que ce point est égal! Comme ces » fleurs sont nuancées! C'est l'ouvrage des grâces, » c'est celui des fées, ou plutôt c'est le vôtre. » Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assuré-

ment on ne le soupçonnoit pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'admire; mais ce n'est rien encore. Il quitte Araminte et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déjà sa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismène, la minaudière Ismène, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire: « Serai-je la seule délaissée? mon ouvrage est-il » indigne de vos soins? Non, Madame, non cer» tainement, » reprend l'impétueux marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala et accélère d'autant plus son ouvrage, qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismène. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes; le marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte; mais que le fripon savoit bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un colonel qui brode, qui fait de la tapisserie; il est charmant, il faut se l'attacher; mais comment? Lucile est fille; eh bien! qu'il soit son époux. Le désirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment; Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent; et c'est ainsi que des rares et précieux talens du marquis, Mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime..... Mais chut, taisons-nous; j'entends Madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

## SCÈNE III.

ARAMINTE, LUCILE, LISETTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange. (*A Lisidor.*) Bonjour, Monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'aperçois assez, Mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espère, que je m'accoutume aux vôtres?

LUCILE.

De grâce, ma mère....

ARAMINTE.

Eh! je sais bien que je le suis. Rentrez; votre maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Il veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*A Lisidor.*) Je crois, Monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, Madame? Ce seul mot me pénétreroit de reconnoissance, si j'osois y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit salon; vous restez dans celui-ci. Je veux bien ne pas m'apercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendez un vrai service, et si vous pouviez un peu redresser son esprit....

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi; et s'il m'étoit permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce seroit de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh ! vos désirs seront parfaitement remplis: c'est ce dont je tremble... Que faites-vous donc là, Lisette ? Ne vous ai-je pas dit que j'allois au spectacle ? Il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame; mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant; mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même: je te dis que l'on m'entraîne. (*Lisette sort.*)

LISIDOR.

Je vous en félicite. Vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monsieur? je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il me restoit sur le visage et dans l'ame une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvoit éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? un tintamarre d'incidens impossibles, des reconnoissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire; un assemblage de maximes que tout le monde sait, et que personne ne croit: des injures contre les grands, et par-ci par-là quelques imprécations. En vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, Madame, il est des personnes.....

ARAMINTE.

Eh! vive l'opéra comique, Monsieur, vive l'opéra comique! Le théâtre italien est, à mon gré, le vrai spectacle de la nation; il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit; il éveille, il anime, il égaie, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des pièces en général aussi peu soignées.....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune ; n'imaginez donc pas que ce soit le genre des pièces qui nous y attire : est-ce qu'on y prend garde ? Eh non ! Monsieur, c'est la musique, c'est cette musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime ; pour les pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serois fort embarrassée de vous dire le titre ; et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un poète prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter..... A propos, on me conseille de vendre ma terre en Champagne ; vous la connoissez, nous en raisonnerons ; je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille ; cela m'arrangera, ainsi que le Marquis, dont l'unique désir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi, malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le Marquis.....

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile..... et vous ne devez pas m'en vouloir..... Je sais bien quelles étoient vos vues ; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état, il est triste, je le suis naturellement, et j'ai besoin d'un gendre qui m'égaie. Au reste, je ne réponds point des événemens.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, Madame ; aujourd'hui je cède à mon rival, mais son triomphe

pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette?

## SCÈNE IV.

### ARAMINTE, LISETTE, LISIDOR.

LISETTE.

La marquise Céliante.....

ARAMINTE.

Cette petite précieuse ! Quoi ! déjà des visites !

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son valet de chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment ! sérieusement, Céliante me de-

mande?.... Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange.

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor? Que je me charge de Céliante, que je la conduise au spectacle! mais j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connoissez donc pas? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur. Cela n'a pas vingt ans, et Madame affecte de ne se parer jamais; elle ne met ni diamans ni rouge; elle semble dire : « Regardez-moi, je suis » jolie; mais ces charmes-là sont à moi, il n'y a » point d'art, je n'en ai que faire : la nature a » pourvu à tout..... » Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustemens jaunes, et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs; mais seroient-ils assez puissans pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge, et braver en public

tous les hasards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrois pas, et puis il faudroit au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, et tout cela ressembleroit à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai... ma migraine, et que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*A Lisidor.*) Aussi bien le baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir; s'il ne me trouvoit pas, il faudroit bouder des siècles. Mais qu'entends-je, seroit-ce déjà lui? Je vous garde, au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête à tête de cette espèce. Cet homme est un original dont le caractère.... Eh! bonjour, mon cher Baron.

## SCÈNE V.

### ARAMINTE, LISIDOR, LE BARON.

LE BARON.

BONJOUR, ma belle dame. Pardon, si j'entre sans façon, sans me faire annoncer; mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'apercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a long-temps que je ne suis venu. Mais, que voulez-vous? On ne peut pas être partout, je ne dis pas partout où l'on s'amuse; car, si on n'alloit que là, on resteroit souvent chez soi.

LISIDOR, *à part.*

Ce gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paroissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant homme ne lui servoit encore d'asile. Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise, elle vous a souvent été utile et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh! je m'y attendois.

LE BARON.

Vous savez que je n'aime point les visites inutiles; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante? Peut-on s'expliquer devant Monsieur?

ARAMINTE.

Il est de mes amis: il est digne d'être des vôtres. Sa réputation même vous est déjà connue: c'est M. Lisidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens; vous êtes peut-être, Monsieur, le seul dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matière. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chère Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Etes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à un certain marquis, un extravagant, un fou, sans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR, *à Araminte, à demi-voix.*

Vous voyez, Madame, que je ne suis pas le seul....

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le sais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais, et n'avancent rien sans en avoir les preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure, à mon tour, de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je?

ARAMINTE.

Et quel est-il?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous-même, Baron?

LE BARON.

Oui, moi-même. Que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; et puis, je ne sais, je me sens un certain vide dans l'ame; enfin, je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air, au moins; je tâcherai d'en avoir bien vîte une couple d'enfans, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours; en formant leur cœur, je jouirai du mien; cela m'animera, m'occupera, car il faut s'occuper; j'en ai

plus besoin qu'un autre, et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, Monsieur, et j'aurois cru qu'une ame aussi bien placée que la vôtre pouvoit regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le seroit sans doute pour qui n'en abuseroit pas : mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blase, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part.*

Je ne m'attendois point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte en même temps qu'elle m'étonne; songez-vous bien, Baron, que Lucile est si jeune...

LE BARON.

Vraiment, j'avois d'abord jeté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore, et même, vu votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudroit y renoncer, et je m'apprécie, je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'as-

pire ; elle a *été* élevée en province ; elle est jeune, assez naïve ; il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser ; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévère.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres, que le tourbillon du monde entraîne ; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi : une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un ciel serein, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une société peu nombreuse, mais choisie ; des plaisirs vrais, que ne suit jamais le repentir et qui servent à la santé loin de la détruire : c'est là, c'est du sein de son château qu'un bon gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue, sa joie s'accroît avec eux. Entouré de paysans qui le chérissent en père, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble ; il les encourage, il les récompense. Ces gens là ne le louent pas, mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connoît ses prérogatives, il n'y déroge pas, mais il rougiroit d'en abuser ; il sait qu'il commande à des hommes, et c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, Baron, il y a bien du

vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir, mais les engagemens que j'ai pris sont d'une nature à ne pouvoir se rompre ; et si j'osois manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monsieur qui depuis long-temps se propose.

LE BARON.

Quoi ! Lisidor prétend à Lucile.

LISIDOR.

Je l'ai vue, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire ; s'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens.....

LE BARON.

Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez ? On pourra s'amuser, j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins, revenez souper ; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai de ma part aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai, mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. (*A Lisidor.*) Vous m'intéressez, tenez ferme; et s'il en est besoin, je vous promets mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il sort.*)

ARAMINTE.

Quoique le baron se plaise à paroître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens et de probité.

LISIDOR.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

## SCÈNE VI.

### ARAMINTE, LISIDOR, DAMON.

ARAMINTE.

Vous voilà, monsieur Damon? Que font nos dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici; et si cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma tragédie. Vous m'avez paru la désirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée: cela vient à miracle, je reste chez moi. Et tenez, voilà Monsieur (*En*

*montrant Lisidor.*) qui pourra vous donner d'excellens avis : c'est un connoisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas... Cependant pour des avis, je les écouterai sans doute.... Mais.... ma pièce est finie, Madame ; je crois avoir à peu près tout prévu ; ainsi il ne reste plus....

LISIDOR, *en souriant.*

Que des éloges à en faire !

DAMON.

Je l'espère, au moins : le choix du sujet a généralement paru très-heureux, les situations frappantes, les incidens bien ménagés... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens ; mais encore en est-ce un ; et parmi les auteurs naissans, je n'en aperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il est vrai, Madame ; *j'avois à peine mes dix-neuf ans, que je faisois déjà parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux tragédies, je violerai pour vous mon serment. Nous aurons des loges ?

DAMON.

N'en doutez pas : j'ai toujours compté sur votre bienveillance ; et, en vérité, pour nous sou-

tenir dans la carrière des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Comme il parle! (*A Damon.*) Vous pouvez compter sur moi; j'y mènerai vingt femmes. Je juge de votre tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête. Je veux vous la montrer, Lisidor; vous en serez séduit; elle est tout ame.

## SCÈNE VII.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, LUCILE, LISETTE, LISIDOR, DAMON, L'ABBÉ.

(*Les portes s'ouvrent; les deux femmes entrent d'abord, Ismène s'appuie sur le bras de l'abbé. Lisidor va au-devant de Lucile, qui suit avec Lisette.*)

ARAMINTE, *allant au-devant.*

Eh! venez donc, mes charmantes... Vous savez notre aventure?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMÈNE.

Cela est incroyable; cette petite Céliante a la fureur de se montrer partout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela vraiment. C'est le baron;

il sort d'ici, il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie! Mais c'étoit sur toi que nous avons toutes cru qu'il avoit des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnois sans m'en occuper.

ISMÈNE, *à Lucile.*

Je vous fais mon compliment, Mademoiselle; le nombre de vos amans s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aspirans se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le baron vient de sortir, M. Lisidor est ici, et le marquis ne peut tarder d'y paroître.

ARAMINTE, *à Ismène.*

Ah! j'espère être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*Les domestiques préparent des sièges.*) Voulons-nous nous asseoir? M. Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMÈNE, *à l'abbé.*

Ah ciel! soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque tragédie de sa façon.

ISMÈNE, *à part.*

Je suis déjà morte. (*Haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous toute entière?

DAMON.

Mais.... comme il vous plaira, Mesdames.

ISMÈNE.

C'est qu'une tragédie, je crois, est bien longue; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, Mesdames : on oublie aisément ses peines, quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer...

(*On s'assied.*)

ARAMINTE, *à Ismène.*

Vous n'avez donc rien gagné sur votre cher abbé?

ISMÈNE.

Je le vais bouder pour la vie; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais..... c'est vous, Mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée... A peine puis-je parler... (*Il tousse.*) Vous voyez.... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune duchesse, où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'opéra et six romances... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire, que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudroit-il une guittare.

(*Lisette sort.*)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMÈNE.

ISMÈNE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma tragédie...

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des dames.

ISMÈNE.

Ce n'est point en ce moment où votre complaisance...

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Mesdames; je connois monsieur l'abbé : il ne chantera point, vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un : seroit-ce déjà le marquis?

## SCÈNE VIII.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, LUCILE, LISETTE, LISIDOR, DAMON, L'ABBÉ, LE MÉDECIN.

LISETTE.

C'est votre médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre, j'en suis ravie, qu'il entre. Venez; je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner. Ismène, je vous demande votre confiance pour

Monsieur.... Un fauteuil, Lisette... Ce cher docteur, c'est qu'il est bien moins mon médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite, et dans ma dernière migraine il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous? quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre..... Toutes vos santés, Mesdames, me paroissent assez belles.

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Ismène.*

Vous croyez aux médecins, Madame?

ISMÈNE.

Comme aux abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MÉDECIN.

Comment donc! quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, Madame... Voyons... Justement... l'estomac délabré.., et l'appétit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux. Poursuivons.... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête.

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurois gagé... Allons, allons, il faut prendre un parti sérieux : il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon?

LE MÉDECIN.

Oui, Monsieur; c'est un spécifique divin, que depuis deux ans je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisoient usage pouvoient convenir à leurs santés robustes et grossières : mais aujourd'hui tout doit être soumis aux lois de notre délicatesse et de nos grâces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion?

L'ABBÉ.

Oserois-je vous demander, Monsieur, ce que c'est que du miel aérien?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, Monsieur l'abbé, c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant...

DAMON, *à part.*

Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma tragédie.

LE MÉDECIN, *à Ismène.*

Et vous, Madame, pour lier connoissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMÈNE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMÈNE.

Sans doute; ne me connoissez-vous pas de la langueur, des tiraillemens?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(*L'abbé se lève, se promène, ouvre des livres de musique, prend une guitare.*)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts... M'y voici... Quelques éblouissemens... des impatiences de fibres. Vapeurs que tout cela, vapeurs... Le fluide nerveux que la chaleur élec-

trise... des nerfs qui se crispent... une sorte de spasme... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleur d'orange.

ISMÈNE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise de vous voir un peu assidûment, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule personnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en se levant.*

Comme les momens s'écoulent! Si vous vouliez permettre, Mesdames...

ARAMINTE.

Ah! de grâce, M. Damon, quartier. Laissez-nous jouir du cher docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage; où me suis-je fourré?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise?

CIDALISE.

Je ne suis guère mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Mesdames: depuis que votre petit chirurgien s'est

donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle... Je devrois, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc; mais vous êtes si intéressantes! Voyons ce pouls; il est fréquent, mais égal; l'appétit, je parie, modeste, mais franc; et le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être: il faut du régime, de l'exercice et de la petite diète... A vous, mon aimable demoiselle.

LUCILE.

Oh! Monsieur, je me porte très-bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand monsieur le docteur a pour vous des complaisances?

LE MÉDECIN.

Il suffit. Ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crême aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, Monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile médecin ne devoit consacrer ses lumières qu'à soulager, ou du moins consoler la foible humanité; mais vos savans discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grâce, laissez-nous attendre les maux; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, Monsieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'esprit de mes malades; je prévois les accidens, et j'aime mieux préparer, et même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif et vous rendre en huit jours une santé grossière, dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique!

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taisons-nous...

DAMON, *lisant.*

Tant mieux.... Scène première..... HIDASPE.
Du centre des déserts de l'inculte Arménie.....

CIDALISE, *l'interrompant.*

Faites donc: l'abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

*Air.*

Seroit-il vrai, jeune bergère,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Surtout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment! est-ce que j'ai chanté?

ISMÈNE.

Oui, par distraction, ou par contradiction, plutôt. Mais on vous le pardonne; la bizarrerie est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendois un sort plus heureux;
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux?

Amour, dans ses bras tu reposes;
De ton teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses:
Je te cherche encor dans son cœur.*

---

* Cette chanson est, ainsi que la romance du *[illegible]*, l'imitation d'un sonet du chevalier Zappi.

ISMÈNE.

L'air est charmant.

LE MÉDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'est en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous?

L'ABBÉ.

Oui, Mesdames.

DAMON.

Les paroles...

L'ABBÉ.

Eh bien! là, sincèrement, qu'en pensez-vous?

DAMON.

Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monsieur, n'est pas de votre avis; et quand je les ai composées.....

ARAMINTE.

Comment! elles sont aussi de vous? Mais il est universel, notre cher abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, *se levant.*

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous ne demeurez pas à souper ?

LE MÉDECIN.

Est-ce que cela m'est possible ? Je cours au Marais ; les insomnies y sont fort à la mode : de là au faubourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément ?

LE MÉDECIN.

Oui ; cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain empirique..... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, Mesdames. (*A Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*A Ismène.*) Je serai demain à vos pieds. (*A Cidalise.*) De grâce, congédiez-moi votre petit chirurgien. (*A Lucile.*) Bonjour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, LUCILE, LISIDOR, L'ABBÉ, DAMON.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent...

ARAMINTE.

Oui cela est trop juste. Commencez, monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, sortons. (*Haut.*) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMÈNE.

Comment !

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en tragédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à Monsieur. Nos goûts diffèrent; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entière, mon cher abbé; mais, si vous vouliez être tout à fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse de grands poèmes. Le baron qui ne peut tarder à revenir, seroit charmé de vous entendre, et Lucile apprendroit de vous quelque jolie romance.

(*L'abbé salue Araminte, baise la main d'Ismène, et présente la sienne à Lucile, après avoir dit:*)

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, Madame : il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, Mademoiselle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner? (*Lucile sort avec l'abbé; Lisette les suit.*)

ARAMINTE.

Lisette, suivez ma fille.

## SCÈNE X.

ARAMINTE, CIDALISE; ISMÈNE, *ensuite*, LISETTE, LISIDOR, DAMON.

ISMÈNE.

Eh bien! ai-je tort de protéger l'abbé? Est-il rempli de complaisance?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi! Ah! çà, rien ne nous occupe. A vous, M. Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor, qui est distrait.*

Suivez-moi, Monsieur s'il vous plaît; le titre de ma tragédie est CYRUS, fils de Cambise. Vous savez, Mesdames, que le tyran Astyage...

ISMÈNE.

Mais, puisque Monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes.

DAMON.

Comment?

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi? Lisette, allons vîte, une table. (*Lisette arrive, et fait apporter une table.*)

ISMÈNE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur. Il écoutera

mieux, et nous ferons un tri, nous autres, pendant que M. Damon lira sa tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel! je n'en puis revenir.

(*On dispose la table.*)

CIDALISE.

C'est on ne peut pas mieux imaginé. Tu sais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! Mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMÈNE.

Oui... vous allez voir.... Cela ne dérange rien : au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidalise et moi....Vous allez vous mettre ici...(*Elle dispose une chaise qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du théâtre.*) Oui, là. Vous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, *à part.*

Voilà des auditeurs bien attentifs.

DAMON, *à part.*

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie! Oh! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens! N'importe....(*Il remet son cahier dans sa poche.*) Adieu, Mes-

dames, c'est-moi qui craindrois de vous distraire de vos grandes occupations.... J'en aurois du regret... Et.... je suis votre serviteur. (*Il sort.*)

## SCÈNE XI.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, *jouant;* LISIDOR.

CIDALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit auteur?

ISMÈNE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la tragédie de Monsieur ?

CIDALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, on n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez sa conduite?

LISIDOR.

Oh! point du tout, Madame; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller... Le cœur n'est-il pas la surfavorite?

## SCÈNE XII.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, *jouant;* LISIDOR, *tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant;* LE MARQUIS, *qui se place à la droite d'Ismène.*

(*La table est à la gauche du théâtre.*)

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Oui, oui, j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le marquis.

ISMÈNE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival.

(*Le marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir si tard? voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un reversis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi, suis-je anéanti. (*A Lisidor.*) Monsieur, je vous salue. Mais vous êtes bien seules, Mesdames. Oh! voilà qui est décidé; je termine dès demain ma satire contre les bals. En honneur, c'est un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous? Pourquoi déranger sa santé?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse? Faut-il se résoudre à passer pour un anachorète, un ridicule, un sage? Vraiment la santé se délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avoit une santé, pourroit-on soutenir une campagne, vivre à la cour, s'amuser à Paris?

ISMÈNE.

Il a raison... Allons, voyons pourtant; ce sera en pique, le roi de trèfle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc; je viens de rencontrer le bel esprit Damon: il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une tragédie... La préférence...?

LE MARQUIS.

Ah ciel !

ARAMINTE.

Je te la cède. J'avois pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMÈNE.

De grâce, point de conseils. ( *Pendant ce temps le marquis regarde le jeu d'Ismène, et lui présente du tabac.* )

ARAMINTE.

Ne crains rien ; je suis d'un guignon décidé... Le roi de carreau... Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, et tout en grondant il nous a débarrassés de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah ! je respire. Le dénoûment n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces espèces-là sa société ? Il est des gens de lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié ; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou le soir, oui le soir, on en rassemble une couple ; on les excite, on les irrite l'un contre l'autre ; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent : cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne

à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public; mais on a ri, et cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien. Il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez : vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci?... Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connoissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches : c'est un coquin... Je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scène. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterroit je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devois connoître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connois que celles du roi et les miennes. Je descends de ma voiture; il m'imite; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, et mon hibou tout

essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage en m'annonçant qu'il s'alloit plaindre...

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monsieur, pourroit devenir sérieuse : il seroit de la prudence de prévenir...

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche !

LISIDOR, *à part.*

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier est encore monté ! ce fauteuil n'est point fini ! Mais à quoi tuez-vous donc le temps ? Oh ! cela prouve bien qu'il y a long-temps que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMÈNE.

Oh ! oui, il vous sied bien de parler d'ouvrage ! Vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je ; mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne mé-

nagez point vos amies; c'est votre défaut, Ismène. Eh bien! puisque jusqu'ici je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, *à part.*

La belle occupation!

LE MARQUIS.

Hercule filoit pour Omphale. Vous surpassez la maîtresse en beauté; je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant : mais au moins suis-je jaloux de l'égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvois que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon avocat, que je le porte toujours sur moi...

ISMÈNE.

Bonne plaisanterie!... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.*) Non, ce n'est pas cela; ce sont les jarretières de Lise, les nœuds de Chloé... Ah! bon! voici votre affaire.

ISMÈNE.

Que vois-je? avec le sac! il est charmant. (*Aux femmes.*) Vous permettez? Comment! un étui, des ciseaux, des aiguilles!

LE MARQUIS.

Oh! rien ne me manque.

CIDALISE, *jetant son jeu.*

Cela est rebutant. En vérité, monsieur le Marquis, vous êtes très-aimable : mais vous pourriez attendre la fin de la partie; on ne peut s'occuper de son jeu et vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon! de l'humeur! allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable, dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'est une chose assez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc?... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connoissez bien le comte d'Orvigni?

CIDALISE.

Oui vraiment... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi! cet ancien militaire, cet homme respectable?

LE MARQUIS.

Justement... Eh bien! il est mort.

ISMÈNE.

Cela est incroyable... Je demande...

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolez... Voilà mon roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

LISIDOR.

Il étoit votre intime ami, Madame ?

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée.... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le temps de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre..... Cela est cruel, Marquis..... Le coup est assez beau..... Sa pauvre veuve.... C'est en cœur, Mesdames.

ISMÈNE.

En favorite : nous voilà ruinées... Mais que ne fait-elle des démarches ?

ARAMINTE.

Sans doute... Spadille.... Mon cher Marquis.... Manille... Il m'a rendu de très-grands services... Valet, dame et roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMÈNE.

C'est tout simple..... Doucement, j'ai baste et encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfans... J'aurois gagé pour la

volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

## SCÈNE XIII.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, LISETTE, LISIDOR, LE MARQUIS.

LISETTE, *accourant.*

AH! Madame, votre serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon serin privé? Juste ciel! Eh! vîte: suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMÈNE.

Comment! elle nous quitte?... Mais cela est unique! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh! vous ne la connoissez pas. Si vous l'aviez vue, comme moi, à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas: elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette..... C'est un charme. Mais

aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, Monsieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du baron et le cœur de Lucile. (*Il fait une révérence qu'on lui rend, et sort.*)

CIDALISE.

Ce petit robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage?

ISMÈNE.

Passablement.

LE MARQUIS *se lève et va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnoit les airs d'être mon rival: par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurois m'accoutumer.

ISMÈNE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisions un tour de boulevard?

CIDALISE.

Cela n'est guère décent que la nuit; on court les parades, les spectacles.

LE MARQUIS, *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les fantoccini.. Oh! ils sont divins, étonnans: moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMÈNE.

Ah! çà, nous voilà seuls. De bonne foi, Marquis

quis; comment conduisez-vous la grande comtesse?

LE MARQUIS.

Quoi! vous n'êtes point au fait? Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Pouvois-je y tenir? C'est la plus exigeante de toutes les prudes: il faudroit toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle étoit sa folie... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non, madame a la manie d'être épousée.

ISMÈNE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable; et il faut que vous aimiez bien éperdûment votre petite bourgeoise de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi, de l'amour! des passions! Ah! parbleu, vous ne me connoissez guère. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou; oui, c'est précisément ce qu'il me faut: point d'esprit, peu de figure: cela ne marquera point trop dans le monde, et ses soixante mille livres de rente... Ah! ma chère Ismène, quelle petite maison bril-

lante! que de chevaux, de chiens, de valets! Laissez, laissez faire, je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas absolument; vous imaginez bien que je ne calcule guère, moi: mais, en vérité, la vie que je mène m'accable; la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, Mesdames, qu'il faudroit être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous; c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe-de-chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la comtesse; elle est d'un âge convenable, et sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez. Oh! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMÈNE.

C'est vous-même, qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle

est devenue l'unique héritière de son oncle le commandeur.

CIDALISE.

Et quelle joint à présent à la réputation de jolie femme, celle de femme très-opulente. Aussi le petit chevalier lui fait-il assidûment sa cour.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc, Mesdames; un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit chevalier me voudroit ravir la comtesse? Oh! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; et tout bonnement, je serois tenté de rendre Lucile à son robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMÈNE.

Cela seroit peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh! parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir ses momens. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la comtesse est jolie femme; elle mérite toute sorte d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces bourgeoises se formalisent de la plus petite chose. Voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme : je ne serai même pas fâché qu'il m'ait

quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte, j'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant, et tous mes regrets, et mon cœur. . . . . .

CIDALISE.

En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

## SCÈNE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, LISETTE, LISIDOR et LE BARON *arrivent un instant après.*

ARAMINTE.

J'ai retrouvé mon serin. Je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens; mais vous connoissez ma sensibilité.

ISMÈNE.

Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs se succèdent : Lisidor et le baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés... Mais où donc est le marquis?

ISMÈNE.

Tu ne le croirois pas? il est allé reprendre les fers de sa belle comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail ; mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire, est de pourvoir ta fille, et de ne plus penser au plus étourdi et au plus inconséquent de tous les hommes.

## SCÈNE XV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE, LISIDOR, LE BARON.

LE BARON.

Oh ! çà, ma chère Araminte, voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite ; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE.

Vous arrivez très à propos, Monsieur ; j'avois à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je ? quel bonheur !

LE BARON.

Et votre marquis ?....

ARAMINTE.

De grâce, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service, en m'apprenant ce que je devois penser de tous les gens de son

espèce. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, Baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que, tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chère Araminte; je crois vous deviner, et j'en suis enchanté. Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre; et terminons, par un arrangement solide et raisonnable, tous ces petits événemens, qui sont le vrai tableau d'une soirée à la mode.



FIN DU CERCLE.